François ABGRALL

Alan Kerven

roman

L'Edition Bretonne
Saint-Brieuc

ALAN KERVEN



François ABGRALL

François ABGRALL

ALAN KERVEN

Roman

L'Edition Bretonne
Saint-Brieuc

A mon ami Théophile Guyomarc'h je dédie ce modeste ouvrage en témoignage de fraternelle affection.

Il a été tiré de cet ouvrage
30 exemplaires numérotés
sur pur fil Lafuma.

PRÉFACE

J'avais remarqué dans des feuilles bretonnes, sous la signature de François Abgrall, les fragments d'une sorte de chronique locale, pittoresque, savoureuse, relevée de saine amertume. L'auteur, assurément, était un homme de longue expérience, bardé de sagesse paysanne, un gaillard chargé d'ans et qui ne pliait pas sous la charge, sachant rire, observer, chapitrer, fût-ce la bolée de cidre en main.

C'était un jeune homme de vingt ans hélas ! point gai, et pour cause, pessimiste, non pas comme on l'est à cet âge, mais comme on sait l'être chez nous, avec passion, révolte et fatalisme (arrangez cela), injustice peut-être (quoi de plus breton?), tantôt mordant ses poings de prisonnier et tantôt pleurant des larmes de poète.

François Abgrall est un enfant de Botmeur. Entre Léon et Cornouaille, entre l'échine de l'Arrée et les tourbières du Yeuen, c'est un des sites les plus caractérisés, mais non les moins sinistres, de la Bretagne celte. Dans ce carrefour de vents, d'averses, d'atavismes et de légendes où celle de la Mort a le pas sur toutes autres, la jeunesse peut-elle se présenter avec sa brassée de fleurs coutumière ? N'était la fleur de poésie, François Abgrall lui doit surtout des épines d'ajoncs.

Ancien élève du collège de Morlaix, des revers de fortune et la maladie l'ont ramené dans son pluvieux Botmeur, sanatorium mal indiqué. Condamné par les médecins, soutenu de loin par une vaillante mère bretonne, de celles qui espèrent contre l'espoir, il s'obstine, de sursis en sursis, à narguer les diagnostics. Fils d'une race de paysans, il aurait de bon cœur gratté la terre maigre qui donne le seigle et le sarrazin : il a dû se contenter de remuer des idées, des images, des rythmes. Il étudie en grammairien la langue maternelle. Il en tire des chants. Le dernier

*Gorsedd l'a fait barde, sous le nom d'Al-*c'houeder Arré. *Alouette qui ne s'enivre point de la joie de vivre, et qui, plus d'une fois, a dû emprunter son cri au pluvier des grèves.*

Quant au présent roman, l'auteur, me prenant pour un maître, a bien voulu me le faire lire, sous une première forme: je ne pouvais répondre à sa confiance — ombrageuse — que par une entière franchise. Il me demande aujourd'hui de le préfacer, dûment revu, soigneusement amendé. Je me sens bien peu prophète pour dire à ceux de notre pays : « Ceci est beau ! » Ils sauront le trouver tout seuls, et ajouter peut-être : « Ceci est vrai ! » Ils seront, je pense, fraternels à Alan Kerven, que François Abgrall, avec l'égomorphisme naturel à son âge, a animé de son souffle fébrile. Ils reconnaîtront, s'ils n'ont pas sur les yeux l'écaille des conventionnelles bretonneries, non seulement le brave et débrouillard Job, mais encore Maître Le Dû, honorable notaire, et cette fripouille de Martin. Ils admettront que Guite, sa fille, pour ne point ressembler à la Marie de Brizeux, à la Gaude

de Loti, à Emma Kosilis, à Tryphina, à tant de chastes amoureuses-types, n'en est pas moins une Bretonne authentique, une pêcheresse de nos villages, hostie secrètement offerte au repentir. Et je m'assure que les « étrangers », comme on dit dans les mêmes villages, mis en présence de ces variétés locales, sauront y retrouver, à travers l'accent de terroir, des êtres de leur humaine, de leur souffrante espèce.

AUGUSTE DUPOUY.

Alan KERVEN

I

— Déjà quatre heures ! ce vieux mécréant de notaire me fait attendre, murmura Alan Kerven, tandis que la grosse horloge de l'église de Commana tapait lourdement ses coups.

Au même moment, avec un léger bruit crissant de feutre qu'on froisse, la porte de l'étude s'ouvrit. Une main fit signe d'entrer. Le jeune homme crut humer au seuil du bureau une senteur de parchemins et de moisissures. Involontairement, il renifla. Carré dans son fauteuil, Maître Le Dû avait déjà l'air d'attendre.

Maître Le Dû atteignait ses soixante ans. Truculent et tout rond, il semblait une vivante et fort grasse plaisanterie. Sans se déranger, il tendit une main dodue au visiteur, pimentant les compliments d'usage d'une familiarité nullement intempestive.

— Prenez une chaise, mon cher Alan. Au fait, j'ai bien le droit de te tutoyer, ajouta-t-il sans transition. Ton défunt père était mon meilleur ami. Nous avions mangé des soupes insipides dans le même pensionnat. Plus tard, nous avons un peu couru la gueuse ensemble.... Ah ! c'était un luron.

Il s'arrêta, car il venait, d'un œil perspicace et basochien, de s'apercevoir que son interlocuteur paraissait gêné à l'évocation des fredaines paternelles.

— En somme, continua-t-il, tu veux connaître l'état de tes affaires, d'ailleurs pas brillantes.

— C'est mon droit et mon devoir, répondit sèchement Alan.

— De bien grands mots, mon ami. Ça te passera, avec le temps ; tu dois ici, puisque tu es l'unique héritier de ton père, trente mille francs. Ajoute à cela les intérêts qui ne sont pas réglés cette année, plus les frais de succession et de paperasse... Que comptes-tu faire ?

Alan fit la grimace et regarda Maître Le Dû, sans douceur.

— Ce que je compte faire ? mais diriger moi-même ma terre. Je connais les travaux et je paierai largement de ma personne. »

Maître Le Dû, machinalement, fixa les mains du jeune homme qu'il jugea trop blanches et trop fines. Sincèrement, pour le fils de son vieil ami, il tâcha de trouver les mots convaincants, afin de lui éviter ce qu'il estimait une bêtise.

— Mon pauvre gars ! diriger ta ferme, toi, ex-étudiant en droit, ex-poète (car tu faisais des vers, paraît-il ?), mais tu es complétement tapé ! Penses-tu qu'on s'improvise cultivateur du jour au lendemain ? D'ailleurs, en admettant que tu réussisses, pourras-tu jamais solder tes dettes et payer les intérêts, annuellement ! Non, non et non ! Règle au plus vite ta situation... Je m'en charge et, crois-moi, ce sera à ton profit.

Longtemps, le notaire parla, mais Alan secouait obstinément la tête, refusant de se

rendre à l'évidence des paroles. Le Dû se tût, peiné de son insuccès.

— Eh bien ! fais à ta guise, que veux-tu ?

— Que vaut ma terre au bas mot ?

— Cent trente mille, environ.

— Bon. Faites dresser un acte et prêtez-moi vingt autres billets. Je veux réparer mon logement et remplacer quelques têtes dans mon bétail.

Maître Le Dû, contrarié, tenta un dernier effort, engageant le futur cultivateur à vendre quelques champs afin d'en rendre le reste libre d'hypothèques, mais il se heurta à une obstination réfléchie qui avait son argument à tout. Alors, de guerre lasse, il redevint le bon vivant qu'un moment il avait cessé d'être. Reconduisant son visiteur, il lui tapa fortement sur l'épaule et, secoué par un rire gras qui faisait tressauter sa panse pantagruélique, il conclut :

— Lorsque tu auras terminé ton expérience, reviens me voir. Lorsque tu auras détruit la beauté et la finesse de tes mains (tu dois être un don Juan, je parie, hé, hé !)

ainsi que le restant de ton patrimoine, je t'assurerai une place de clerc à mon étude... Bonne chance Alan !

Le rire s'éteignit dans un gloussement éperdu, pareil à une quinte de toux qu'un violent effort jugule. Alan, qui durant son entretien, était demeuré sur ses positions, ne put s'empêcher de sourire. Dans un coin, mi-dissimulé sous une housse claire, un fauteuil bourré dont le dossier à bascule permettait plus d'un usage, donnait justement à penser que le petit notaire, d'esprit aigu et carré en affaires, se livrait à d'autres occupations que celles de noircir du papier, en créant des actes courants...

— Tiens, tiens, se dit-il, voilà de quoi consoler les belles clientes » et, à cette idée polissonne, il fut repris par cette philosophie souriante qui est l'apanage de la jeunesse et qui se marie toujours chez elle à un brin d'insouciance et de folie.

Alan prit le chemin du retour.

Le printemps courait en frissons dans les

blés de juin et venait de pleurer sur la verdure une averse aussi rapide qu'inattendue. Après la pluie, le soleil se montrait, radieux. Savourant l'air embaumé de l'Arré, Alan, en gravissant le vieux chemin semé de cailloux roulants, sentait une nouvelle vigueur chanter dans ses veines. Le vent caressait son front qu'il avait brûlant. D'un geste plein d'allégresse, il offrit sa tête chevelue au souffle qui dilatait ses narines et lui mettait au cœur avec un regain de confiance, une sérénité d'homme fort qui se sent penser et vivre.

Ses vingt-trois ans exultaient, à l'idée qu'il devenait un maître, qu'il allait commander et qu'il pourrait enfin satisfaire son ambition d'être actif : concevoir et exécuter.

Haut dans le ciel, des alouettes lançaient leur hymne à gorge déployée, puis, ivres de clarté et d'espace, assommées par l'un, aveuglées par l'autre, elles descendaient d'un bloc, ne se reprenant qu'au ras du sol, les ailes vibrantes.

Parmi les fougères, un lapin déambulait

dans un cliquetis d'ardoises brisées. Alan ramassa une pierre et, sans viser, la lança. Le lapin détala en pétaradant et le jeune homme se mit à rire de ce départ précipité.

De pied ferme, Alan descendit vers Kerbruc, dont les toits fumaient, dans le creux des marais...

Maître Le Dû avait dit vrai.

Les chose allèrent fort mal à Kerbruc et les vingt-mille francs s'évanouirent alors que bien des projets restaient encore en l'air. Menacé de procès par des voisins qui le savaient démuni d'argent, Alan Kerven dut, pour se tirer d'affaires, recourir au notaire égrillard qui persuada aux chicaneaux de rester tranquilles. Del, la servante, blanchie comme on dit sous le harnais, après avoir fidèlement servi le père Kerven pendant quarante ans manifestait une certaine hostilité contre le nouveau maître et Fanch, le valet, nouvellement libéré du service militaire, n'était pas loin de l'imiter.

L'ex-étudiant s'était mis à la besogne avec courage, mais, malgré sa bonne volonté,

selon l'expression usitée en pareil cas, « il n'avait pas le coup ». Dans son travail il restait gauche, embarrassé dans ses mouvements. Il ne connaissait pas bien la vie des champs, n'ayant jusque là, pendant ses vacances, que prêté légèrement la main aux tâches pressantes. D'ailleurs, alors, il s'exécutait distraitement, en indifférent. Ses mains devenaient calleuses, prenaient une couleur de terre, ce qui lui faisait dire : « Je m'adapte, je m'adapte ! »

Au fait, il s'adaptait difficilement à ses nouvelles habitudes, à ses travaux. Les semaines coulaient pleines d'une défaite inavouée. Aussi ses journaliers ne se faisaient-ils point faute de le berner, mettant deux fois plus de temps pour faire leur besogne qu'il n'en fallait en vérité. Il s'apercevait fort bien de cette manœuvre, mais, ne pouvant rien dire, ses gens labourant encore plus que lui,et mieux que lui, il couvait sa colère, se réservant pour l'avenir, l'occasion de leur tirer l'oreille.

Alan, qu'une éducation et une instruction

soignées avaient tiré de son milieu campagnard et raffiné, revenu à la terre, se sentait des défaillances devant elle, s'effrayant de ses besoins et de ses exigences, pour lui, mystères quasi insondables.

En quelque temps, de l'homme fort et actif qu'il pensait être, il était devenu un être veule, dépourvu d'énergie et d'initiative. Il sauvait les apparences en parlant haut. Faible, sans directive, s'étant trop fié à lui-même, il subissait déjà les conséquences de son étourderie. Ayant péché par excès de confiance en soi, il savait que bientôt il succomberait. Alors, à quoi auraient servi les billets bleus du petit notaire ? et, à la pensée du rire gras et narquois qu'il croyait percevoir, il avait des moments de rage et de désespoir.

Sur ces entrefaites, l'oncle Job entra en lice.

L'oncle Job était le propre frère de feu Kerven et lui ressemblait par quelques-uns de ses mauvais côtés, si l'on considère par ces derniers mots les vices dont le père

d'Alan était affligé et que Maître Le Dû, les affaires mises à part, considérait comme l'unique raison d'être d'une personne bien portante et tiraillée par le besoin de le faire savoir. Job était *troc'her moc'h*. Les attributions du troc'her moc'h consistent à faire subir aux porcs des deux sexes, une petite opération qui les met hors d'état de perpétuer.

Jadis, l'oncle Job avait séduit une *penherez*, riche, héritière et fille unique, du Léon et l'avait engrossée. Les parents de la demoiselle crièrent au scandale et tinrent d'importance un conseil de famille extraordinaire. Ce fut une belle collection de chapeaux à guides et de turbans rayés, accourus pour la circonstance en justiciers des quatre coins du pays. A grand renfort de prières et de signes de croix les « julots », aristocratie du sol dans cette contrée, décidèrent à l'unanimité, qu'il fallait d'abord châtier le séducteur et lui faire sentir par l'intermédiaire de son échine que l'on ne joue pas impunément avec l'honneur des familles, de Saint-Pol à

Plabennec. Puis, à seule fin d'obtenir la clémence divine et de purifier la « pen-herez », on opta pour un pèlerinage général à Guingamp, vénérable demeure de Notre-Dame de Bon-Secours qu'on peut, en tout lieu et en toute circonstance, invoquer avec confiance, car cette dame au cœur charitable n'est jamais insensible aux multiples misères du genre humain. A plus forte raison, ne pouvait-elle résister aux prières de gens qui fréquentaient l'église chaque dimanche et même plus souvent, qui communiaient de même et qui se montraient indubitablement larges aux quêtes fréquentes que le recteur, le vicaire, les sœurs et le bedeau faisaient dans la paroisse.

L'oncle Job, bien que peu rassuré, se présenta sur les lieux et déclara sans ambages qu'un mal réparable est moins qu'un demi mal et qu'il était prêt, lui, Job Kerven, à faire amende honorable, c'est-à-dire à épouser la pen-herez. Celle-ci, à ces mots, éclatant en sanglots, se jeta au cou de l'impu-

dent, en jurant par tous les saints et toutes les saintes de la création, qu'elle l'adorait.

L'honorable assistance rougit de honte à ce geste impudique. Il fallait vraiment que la jeune fille fût possédée du diable, pour enfreindre ainsi les règles les plus sacrées des dévotes traditions léonardes. Cependant, d'un commun accord, on donna la main de la fautive au hardi Job, véritablement heureux de la tournure que prenaient les choses. Le pèlerinage fut décommandé, afin d'éviter des frais devenus inutiles. Le mariage eut lieu et l'oncle Job, devenu Julot d'adoption, renia un instant son métier, prit des allures d'homme sérieux, bref se métamorphosa.

Cela ne dura point. Sa femme mourut en couches avec l'enfant qui venait de naître. Le troc'her moc'h, revenu à ses vieilles habitudes dilapida l'héritage qui venait de lui échoir et reprit, le cœur léger, le canif professionnel.

Un jour que, seule à Kerbruc, Del faisait son petit somme de l'après-midi, sur le banc-dossier, l'oncle Job arriva, s'installa à table,

trouva du vin, s'en versa quelques rasades. Puis il bourra sa pipe lentement. A Del, réveillée, il souhaita cordialement le bonjour en disant, fort poliment, d'une voix discrètement ironique :

— Je vois qu'on m'attendait !

II

L'arrivée de l'oncle Job donna à Kerbruc une activité extraordinaire.

Le troc'her moc'h bien qu'allant sur ses soixante-dix ans, avait gardé une robustesse physique étonnante, un esprit ordonné, d'une grande précision. S'il n'était que propriétaire de son individu, il avait été jadis un maître. A l'occasion, il savait s'en souvenir. Il est aussi difficile de commander que d'obéir. Alan, manquant d'expérience, n'arrivait à aucun résultat. Le vieillard, lui, avait acquis au cours de ses tribulations, un doigté, un savoir-faire qui imposaient sa volonté en toute circonstance, avec souplesse, mais avec fermeté.

Kerven, chaque jour, prenait des leçons d'autorité. A l'ombre tutrice de son oncle, il redevenait confiant. En toute vérité, il faisait des progrès étonnants, dans l'art de diriger. Il y a des gens qui, livrés à eux-

mêmes, par un défaut quelconque de leur mécanisme cérébral, se déroutent et gaspillent leurs forces. D'autres perdent de vue le but qu'ils voulaient atteindre et tombent dans une sorte de cachexie mentale. Qu'une volonté impérieuse apparaisse et guide ces forces éparses et l'on voit, chez des êtres auparavant inactifs et mous, une métamorphose subite qui en fait des hommes de tête et de combat. Telle est l'impulsion que donne une directive à des hommes pourtant normaux, mais dépourvus de *sens pratique.*

Alan manquait totalement de sens pratique. Le troc'her moc'h y remédia vigoureusement. Ayant autrefois labouré la terre, connaissant ses besoins, il savait aussi les gens de la glèbe. Sans vaine sensiblerie, il avait fréquenté les hommes et beaucoup les femmes. Il y avait laissé d'inutiles et derniers scrupules. Ayant lui-même besoin d'indulgence, il était indulgent pour les autres mais sans pitié excessive et déplacée. Il disait que le monde était monde et que rien ne pouvait remédier à ses maux.

— Ici bas, disait-il à Lan (c'est ainsi qu'il dénommait son neveu, par montre d'affection) ici-bas chacun se débrouille comme il l'entend. Il est parfaitement stupide de critiquer et de discuter, puisque nous ne savons rien de rien... Allons de l'avant, et, par Saint-Herbot, acceptons les divers incidents de l'existence, sans lamentations, sans jérémiades. L'homme pérorant sur les mystères du monde, me fait l'effet d'un crapaud dissertant sur la musique céleste. »

Alan riait de la boutade, la trouvant joliment plus agréable que la philosophie déductive de Maître Le Dû.

Le vieux vagabond avait une singulière marotte. Il en avait même deux, bien qu'il prétendit ne point s'occuper des menus faits journaliers. Il était atteint de soutano-phobie. D'après lui, tous ceux qui portent l'habit religieux, depuis le simple moine jusqu'à sa sainteté papale en personne, étaient de la plus vile et détestable espèce. Il ne manquait jamais l'occasion de faire éclater sa manie,

accusant ses éternels ennemis, des plus grands comme des moindres méfaits. Au fond, il ne pensait pas un traître mot de ce qu'il disait et ne se faisait point défaut de saluer dans la rue ou sur le chemin un prêtre qui passait. Au point de vue religieux, et spirituel, l'oncle Job avait ses principes, rigoureusement définis et définitifs. Il prétendait qu'un bon chrétien peut aspirer à la béatitude céleste s'il a préablement reçu le baptême et les derniers sacrements. Le reste, la confirmation, la fausse humilité des confessions, c'était du ragoût de papefigue, des boniments de sacristain.

— Je ne voudrais pas, concluait-il, être enseveli comme un chien. Les Bretons doivent s'incliner devant la croix que nos pères ont respectée et que nous devons continuer à honorer.

Alors, Alan plaisantait l'orateur sur son ami le recteur de la paroisse voisine auquel il rendait souvent visite.

— Oui mais, celui-là est un homme, proférait l'oncle Job, ex-cathedra.

— Il y en a peut-être beaucoup comme celui-là, insistait l'ex-étudiant. Là-dessus, l'oncle enrageait.

L'autre marotte du *baléer-bro* (coureur de pays), consistait en une haine féroce, vouée à la franc-maçonnerie

Pourtant, il ne savait rien de cet ordre, rien sinon que c'était une puissance occulte et exécrable. Tous les vices de l'univers, tous les forfaits accomplis dans ce monde et dans l'autre étaient imputables aux francs-maçons, riches scélérats, canailles huppées, gens de sac et de corde que Satan quelque jour plongerait au plus profond de l'Enfer! Alan avait tenté de se renseigner sur les origines et les débuts de cette phobie bruyante, mais il s'était heurté à un mutisme comique et farouche. Fanch, le valet, en déduisait que le troc'her moc'h, surpris en posture équivoque, en compagnie de la femme d'un fonctionnaire franc-maçon, avait reçu de celui-ci et de ses amis, une correction exemplaire... Cette supposition gratuite mettait l'autre en fureur et Fanch subissait, sans se plaindre,

une avalanche d'injures plus ou moins virulentes, mais toujours pittoresques.

— Tu sais, Lan, renchérissait l'oncle Job, s'il nous faut des curés, autant les blancs que les rouges. Ceux-là, on sait au moins ce qu'ils sont, mais ceux-ci, ah ! Ma Doué !

Alan, opinant de la tête, émettait cette vérité :

— Oui, les maîtres qu'on a eus valent parfois ceux que l'on se donne.

Les vieux domestiques sont comme les vieux chiens, ils n'aiment pas changer de maîtres. Depuis l'apparition du troc'her moc'h, Del avait retrouvé une animation et une vigueur nouvelles, au point qu'elle oubliait quelquefois de faire son petit somme de l'après-midi, sur le banc-dossier. Elle ne grommelait presque plus et elle se surprenait à fredonner le refrain de « *sôns* » qu'elle croyait à jamais enterrées dans sa mémoire. Alan s'en réjouissait. Il interrogeait la servante sur sa mère morte jeune et qu'il avait peu connue, sur son père, brave homme mais un peu trop porté sur les ripailles et qui tré-

passa d'une congestion, un soir de bombance.

Souvent, Del vitupérait contre l'oncle Job, pour lequel elle avait une affection de caniche.

— Celui-là, s'indignait-elle, c'est un cochon, un cochon fini. S'il avait voulu être comme il faut, aujourd'hui, il serait l'homme le plus riche du pays. Seulement, voilà ! il a toujours fallu qu'il coure les contrées et les jupons. ...Il était vraiment beau gars, jadis. Quand sa femme mourut, il vendit ses terres ici, mais comme il était définitivement guéri du mariage, il décida d'abandonner à ton père la part qui lui revenait de l'héritage de ton grand-père. Devant cette aubaine inattendue, ton père se garda de refuser. En quoi, il eut raison... L'oncle Job ? un vrai cochon, je te dis ! »

Alan ignorait ce legs. Il en fut tout remué. Par délicatesse, l'oncle Job, pourtant loquace, s'était obstenu d'en parler au « petit » et le « petit » se promit pour plus tard, d'en toucher deux mots au donateur.

— Je suis bien content de vous voir, avait dit Alan à l'oncle Job, arrivé fort à propos. Je ne savais plus où donner de la tête.

— Ouais, lui fut-il répondu, on verra bien, en attendant, tête de linotte, tâche un peu de me conter tes avatars... ..

L'oncle Job s'était pris d'une grande affection pour son neveu qui représentait le dernier de sa race, et, Dieu sait que la race est sacrée pour les montagnards de l'Arrée. Il comprenait dans ce sentiment obscur et profond qui chante dans le sang pur des lignées, tous les Kerven, depuis les farouches aïeux hantant les cavernes de l'antique Ar-Bre, jusqu'au frêle rejeton d'une famille forte, en passant par le grand-père, jacobin notoire et la grand'mère, femme dévote et de bon sens qui accomplit son Tro-Breiz sans faillir.

Alan, espoir de la race, devenait un personnage quasi-divin, grâce auquel le nom des Kerven devait survivre.

— Le mariage, disait volontiers le troc'her moc'h, est la plus belle institution du monde, parce qu'il permet la continuation de

la race. Il faut perpétuer. C'est le devoir de chacun... Pour moi, Alan, je serais chagrin, si, avec toi, sombrait notre lignée. Aussi, j'espère bien que sous peu, tu sauras, à bon escient, me dénicher une nièce, quelque solide pen-herez qui sera la bienvenue pour ta bourse et pour toi-même.

— Enfin, un bel animal, une belle brute pour la sélection, pour l'amélioration de l'espèce, lança l'ex-étudiant, retrouvant ses habitudes de discourir et de contredire. Une belle thèse pour jactance scholastique que vous me proposez là ! Purification du genre, par croisements et accouplements... Système des haras, mon cher tonton !

— Des mots, rien que des mots, reprit l'oncle Job, mi-fâché. D'ailleurs, nous recauserons de cela plus tard. Bonne nuit. »

Alan sortit dans l'ombre. Une charrette cahotait dans le crépuscule. Il avait la tête lourde et par moments, son cœur affolé lui montait à la gorge. Il se coucha dans une meule de paille fraîche. Une étoile brilla sur le Roc-Trévezel.

— Tiens, dit-il, l'étoile du Berger et mon troupeau qui n'est pas rentré.

Une brise timide susurrait dans les haies. Dans son délire, un merle fou siffla. Une chouette répondit dans l'Arrée. Puis le silence retomba et la charrette, quelque part, dans un chemin creux, se remit à cahoter. Son grincement s'éloignait, puis se rapprochait.

Alan sursauta, des frissons sous la peau. Il se sentait si las que malgré lui, il eut peur. Peur de cette lassitude, peur de l'avenir, de l'inconnu, de lui-même, de la nuit qui venait. D'un violent effort, il se mit debout. Une sueur lui glaça le front et de grosses gouttes froides lui coulèrent des aisselles, le long des côtes. Brusquement, le malaise disparut. Alors, il se mit à sourire de ses terreurs qu'il attribua à la fatigue physique.

— Il faudra que je me repose, pensa-t-il. La brise s'enflait et venait du Saint-Michel. De cela, il augura la pluie toute proche.

— Demain, on rentrera la paille. Il faudra couvrir les meules pour de bon, solilo-

qua-t-il, en digne paysan que les variations atmosphériques inquiétaient.

La moisson avait été bonne et Alan comptait pouvoir payer au notaire, les intérêts, les frais de succession et d'écritures. Le bétail donnait de l'espoir et la récolte de pommes de terre s'annonçait bonne. On avait ramassé trois fois plus de foin que n'en exigeraient les besoins des animaux. La vente du superflu avait rapporté une jolie somme. Les affaires repreraient fort bien à Kerbruc, malgré les détestables prévisions du tabellion.

Pourtant, Kerven était loin de se sentir à l'aise. En dépit de son thorax élargi, de ses mains calleuses, de son verbe impératif, il n'était devenu ni un maître, ni un paysan. Il en avait l'intuition, mais il n'osait trop s'attarder à élucider la chose. Comme un peuplier vigoureux dans un terrain mouvant, il ne pouvait ni se développer ni dégager sa personnalité.

Ses bêtes rentrées, Fanch se hâtait, tirant le jeune homme de ses pénibles réflexions.

— A propos, maître, j'ai rencontré la fille

Martin et elle m'a prié de te donner le bonjour. Tu la connais donc ?

— Heu... nous avons joué ensemble, jadis.

— Ah ! c'est une belle fille...

Et le domestique se mit à rire d'un air narquois.

III

Le dimanche, Alan aimait à parcourir les marais où son enfance radieuse s'était écoulée. Tant de souvenirs émus montaient de recoins chuchoteurs, lui rappelaient des moments chers de son existence sauvage de petit campagnard, qu'une grande douceur lui venait au cœur et qu'une inépuisable tendresse pour les mille riens de ce paysage lui humectait les yeux d'une émotion indicible. Il lui revenait à la mémoire des détails jadis connus, un long instant oubliés et qui l'exaltaient. Dans cette mare à demi desséchée, un courlis nichait chaque année. Cette excavation abritait une loutre hargneuse. Les truites, de préférence, hantaient ce courant...

Alors, remué par ces évocations chaleureuses de sa prime jeunesse, il oubliait ses tracas et la tâche ardue qu'il avait voulu assumer.

Il revivait souvent son adolescence gâtée

par la vie souffreteuse du collège, ses années d'études où, le bonnet sur le coin de l'oreille, il interpellait les filles dans les rues de Rennes. Il se rappelait le taudis qu'habitait dans une venelle infecte et suspecte, le sympathique doyen des étudiants, un grand gaillard franc comme l'or et qui se fût jeté au feu pour sauver le premier venu. En passant devant la chambre de ce personnage, tous les jeunes gens de la Faculté se découvraient, saluant au passage, le symbole du doyenné, et montrant ainsi en quelle estime, ils tenaient leur chef incontestable. Les passants intrigués, se demandaient quelle pouvait bien être, dans ce bouge, la personne qui incitait de la part des étudiants tant d'affectueux respect. Alan amusé, se remémorait leurs mines ahuries.

De la vie insoucieuse et gaie, pleine de turbulence, à l'existence réglée et rude qu'il menait, il préférait encore la dernière, quoiqu'elle fut, de prime abord, au-dessus de ses forces. Mais l'autre lui apparaissait tellement vide, tellement banale et mesquine,

dans la monotonie des cours, qu'il en avait dégoût. Les brasseries, les filles, les farces continuelles, lui semblaient manquer de saveur. Et puis, c'était tellement loin ! tant de choses avaient pesé sur son esprit depuis ce départ précipité, au reçu de la fatale nouvelle. Les condoléances, les adieux des camarades..., il s'en souvenait comme d'un vague rêve que l'on fait tout éveillé.

Ses mains durcies, sillonnées de coupures, lui faisaient plaisir. Il s'en réjouissait comme d'une victoire remportée sur lui-même. Il voulait s'illusionner sur la rapidité de son adaptation à la vie rurale. Se mentant à lui-même, ayant honte de son mensonge, par une sorte d'auto-suggestion, il arrivait à se persuader qu'il réussissait à se « récréer », mais, quand il laissait la vérité parler simplement en lui le langage du bon sens, il sentait sa confiance factice s'en aller, comme l'air s'en va d'un jet du ballon crevé. Alors, il tombait dans de longues apathies.

Alan manquait de patience, s'affolait. Là, était la source de son mal. Le sang des Kerven

le jetait instinctivement en avant, serrant les poings, pour la lutte. La réaction influait d'une façon néfaste sur le cœur et sur le caractère du jeune homme qui se surprenait, penaud et terrifié, dans des crises de méchanceté hargneuse.

Il arrivait à donner le change sur sa dépression morale, par un effort constant de sa volonté crispée. L'oncle Job, comme tous les gens de la ferme, estimait Alan un gaillard et solide luron auquel la terre avait fait la tête et les bras, c'est-à-dire la jugeotte et la santé.

A la perspective du départ possible du troch'er moc'h, d'un moment à l'autre susceptible d'être repris par ses vieilles habitudes de vagabond, Alan s'effrayait, mais il cachait son appréhension. Un jour, errant dans les landes, il fut pris d'une soudaine lassitude. Il se coucha sur un lit de fougères fraîchement coupées et s'endormit d'un sommeil de brute. Quand il se réveilla, il faisait nuit. Durant son somme, il avait abondamment saigné du nez. Son épaule était glacée et de

grands frissons le secouèrent. Oppressé, il regagna son logis et se coucha sans manger. Le lendemain, il délirait et l'on quérit en hâte le médecin qui diagnostiqua une bronchite aiguë, doublée d'un affaiblissement général. Les poumons épuisés ronflaient d'une façon alarmante et faisaient craindre des complications fatales.

— On ne fait plus d'hommes, gronda l'oncle Job, penché avec sollicitude au chevet du malade... Ces sacrées écoles l'ont tué !

Ayant appris la nouvelle, Maître Le Dû accourait en hâte. Il avait pour la circonstance négligé son sourire. Véritablement inquiet sur le sort de son nouvel ami, une larme lui ternissait le regard, mais en apercevant le malade, il se rassura. Instantanément, il avait pris confiance, une confiance inexplicable.

— Il s'en tirera, croyez-moi compère !

Le troc'her moc'h hocha la tête, en signe de doute.

Heureusement, les craintes du docteur n'étaient pas fondées. Au bout de trois se-

maines, Alan était sur pied. Avec surprise, il apprit par Del que, durant sa maladie, Marguerite Martin venait régulièrement, en l'absence de l'oncle Job, prendre de ses nouvelles.

Depuis qu'il était devenu propriétaire foncier, Alan n'avait guère eu le loisir de s'occuper de l'amour et des femmes, choses superfétatoires quand on a des préoccupations sérieuses et continuelles. Tout au plus, avait-il été le héros de quelques escarmouches. Certain soir d'été, il vannait du blé dans une grange. Comme sa compagne de travail, une robuste journalière, se collait à lui dans l'ombre, il la jeta brutalement sur des sacs de blé. Elle avait complaisamment répondu à son étreinte. Depuis ce moment, Alan était plusieurs fois revenu à elle. Il avait la nostalgie du corps souple et ferme et des seins durs et lisses qu'il baisait avec fièvre. La paysanne s'étonnait de ces transports, pour elle sans charmes et sujets d'inquiétude. Une jupe troussée est vite descendue, mais un corsage dégrafé s'épingle difficilement. Alan

rassurait son amante et la prenait avec fougue, dans la solitude complice des chemins creux, dans la quiétude tiède des étables, partout où le hasard les mettait en présence.

De l'amour, l'ex-étudiant, à demi poète, ne savait que ce qu'en racontent ordinairement les livres. Certains le décrivaient comme une chose merveilleuse. D'autres le faisaient un mal terrible, conduisant l'homme à l'abîme, poussant la femme aux pires extrémités. Il n'avait cru ni les uns ni les autres, réservant son jugement, attendant l'expérience avant de conclure.

Cependant, l'expérience ne se faisait pas. On ne se bat point tout seul. Alan, le cœur désespérément vide, avait cherché sans la trouver, l'âme sœur. Il ne lui restait que le souvenir confus de filles chahutées, d'amourettes consommées sans grande conviction, les soirs de bals, de vulgaires « béguins » esquissés puis désavoués dans l'énervement des fêtes. Aussi, l'intérêt que semblait lui vouer cette Marguerite le surprenait.

Se cachant de l'oncle Job, Marguerite Martin était plusieurs fois accourue à Kerbruc. Del avait engagé la jeune fille à monter voir le patron, mais elle avait refusé par crainte de ce failli troch'er moc'h qui, d'après la servante, rôtirait quelque jour chez Satan. A croire Del, l'héritière des Martin était l'ange de Dieu, en personne. Belle comme le jour, et douce, et fine, et intelligente et charitable et... C'était un dithyrambe à n'en plus finir, à tel point qu'Alan amusé se demanda quelle pouvait être dans tout cela la part du vrai et quel pouvait être l'intérêt de la bonne à louanger la pen-herez qu'il se devait de haïr d'après les préjugés familiaux et les traditions ancestrales mais qui provoquait uniquement en lui de la curiosité.

Les familles Kerven et Martin, depuis un temps immémorial, étaient ennemies. Alan le savait par tonton Job.

Del avait omis d'ajouter que Marguerite, en fine mouche, lui avait royalement graissé la patte, la félicitant de sa bonne santé, et pour achever sa conquête, lui promettant

un beau chapelet béni à Sainte-Anne d'Auray où la vieille n'avait jamais pu se rendre et dont elle rêvait béatement la nuit.

Del n'était pas bête. Elle avait cette diplomatie faite de grosse logique et de bon sens qui lui servait de ruse.

— Si Guite vient ici, se dit-elle, ce n'est point pour moi, ni pour Fanch, ni pour Job, donc c'est pour le maître. Elle a un sentiment pour lui. Hé ! hé ! ces choses-là se terminent souvent par un mariage. Voire, peut-être serai-je *baz-valan*.

A l'idée qu'elle pouvait servir d'entremetteuse, elle exulta. De déduction en déduction, elle en arrivait à conclure que des projets matrimoniaux avaient mûri chez les Martin et que le brave Alan devait sûrement en être le haut réalisateur. Ce pensant, elle exécuta un entrechat :

— Vantons la belle, ainsi, quoiqu'il arrive, je resterais à Kerbruc. Je suis trop vieille pour me louer ailleurs... Quand tu seras Madame ici, tu te souviendras de moi, ma petite Guite... et je pourrai, tout à mon aise,

dormir sur le banc-dossier sans crainte d'être chassée, lorsque je ne serai plus bonne à rien !

De fait, elle ne cessait point de tarabuster Alan, au sujet de Marguerite.

— Une brave fille, je te dis. Et belle avec ça ! Depuis le temps que tu ne l'as pas revue, elle est changée. Bien sûr, son père est quelque peu larron, mais ce n'est point de sa faute, la pauvrette ! Le monde n'est pas parfait... Pense à ton père...

— Assez ! lui hurla-t-il, excédé. Puisque c'est comme ça, je l'éviterai ton ange du bon Dieu. Va-t-en avec lui à tous les diables !

Au hasard d'une rencontre, chez un vague parent d'un village voisin, il la vit pourtant, la fille au père Martin ! Jadis, il l'avait bien connue, mais depuis longtemps il l'avait perdue de vue. Elle lui tendit la main simplement, en amie d'autrefois, lui souhaita la bienvenue sans forfanterie et s'enquit discrètement de sa santé. De la trouver jolie, avec ses grands yeux noirs, son nez mutin, ses lèvres sensuelles, alors qu'il s'attendait

presque à quelque laideron prétentieux, le fit rougir et se troubler.

Marguerite causait d'une voix agréable et son regard cherchait les yeux bruns du jeune homme qui, étonné, se retrouvait beau parleur. Il donnait librement cours à sa verve, comme s'il voulait séduire quelqu'un ou rivaliser avec un dur adversaire. Mais, la jeune fille, tranquille et sereine, semblait difficile à séduire. D'autre part, il n'avait d'autres rivaux que deux ou trois balourds qui ne manifestaient nullement l'intention de jouter avec lui, se contentant de l'approuver dans tous ses dires.

Ensemble, les jeunes gens prirent la tasse de café qu'en toute civilité on ne saurait refuser dans la montagne, même poliment, sans porter grand préjudice aux bonnes mœurs locales. En se levant de table, Alan se sentait énervé et conquis ; énervé par sa propre volubilité, conquis par le délicieux sourire de Marguerite.

Ils revenaient par le même chemin. Il faisait sombre et froid. Elle s'emmitoufla dans

un grand châle soyeux. Sans réfléchir, il lui proposa son bras. Elle accepta, se serrant contre lui dans la bise glaciale qui leur mordait le nez et leur cinglait le visage. Il fut heureux de l'avoir contre lui, blottie, frémissante, elle qui n'était tout à l'heure qu'une inconnue, presqu'une ennemie...

Ils ne se dirent rien, mais en se quittant, il lui demanda de la revoir et leurs doigts, comme par mégarde, s'étreignirent plus longtemps qu'il ne le fallait.

Alan fredonnait, en rentrant chez lui.

— Tiens, tiens, serait-il gris ? se demanda l'oncle Job, en passant la tête hors du lit-clos.

Alan exultait. De l'amour entrait dans sa vie.

IV

L'amitié, dit-on, naît du ou des contrastes. Les plus durables affections sont souvent justifiées et légitimées par de cocasses différences de caractères et de goûts. A quoi la vie rimerait-elle, si tous les individus étaient créés sur le même et unique modèle ? si l'homme ne devenait qu'un type réalisé de communisme physique intégral ? Où seraient le pittoresque et l'originalité si, du moule humain, ne sortait indéfiniment qu'un spécimen invariable de cerveau et de corps ?

Alan, aux prises avec le notaire sur ce sujet délicat, déclarait :

— On pourrait momentanément niveler les fortunes mais non les intelligences et, malgré toutes les théories du monde, il n'y aura de palliatifs à la misère humaine que ceux que le progrès est en mesure de donner. Tous les doctes personnages, tous les savants à langage ambigu, viendront infailliblement se casser le nez contre ce mur éter-

nel qu'une volonté supérieure a dressé entre le mécanisme secret de la nature et les pauvres indiscrets que nous sommes. On définira bien les rouages. Quant au mouvement on n'est pas encore à la veille de l'expliquer. Quiconque prétend faire le monde meilleur qu'il ne l'est, en se basant sur les sornettes nées dans des cerveaux altérés par des utopies formidables, mérite d'être fessé publiquement.

— Oh ! oh ! fit maître Le Dû, ne nous emballons pas ! Rien ne se perd, rien ne se crée dans la nature et tout s'y transforme. Nous nous transformons. Donc, ne nous inquiétons pas outre-mesure, sur l'avenir qu'on nous réserve. Et, ajoutait-il en riant, puisque nous sommes sûrs de ne pas nous perdre, avançons hardiment. Alan, mon ami, ne mets pas le nez si près du sol. Ne t'attarde pas à mâcher tes idées noires. Lève la tête, vive dieu ! La vie est belle, vivons-là ! L'existence n'est que ce qu'on la fait... Allons, cesse de marcher à quatre pattes ou tu vas traîner dans le crottin !

Alan se mordait un peu les lèvres. Ce langage métaphorique n'arrivait pas à le convaincre s'il le déridait un instant.

— « L'existence n'est que ce qu'on la fait ? se demandait-il. Quelquefois évidemment... Moi, j'ai voulu la mienne, mais d'autres ? Non ! l'existence n'est que ce que la veut le destin et les caprices du destin sont inéluctables ! »

Plutôt, lui plaisaient les aphorismes de l'oncle Job qui émettait souvent cet axiome que les maux mal supportés redoublent d'intensité et qu'il fallait vivre sa vie, le plus commodément possible, dans les justes limites tracées par une bonne morale et une stricte conscience.

Pourtant, Alan aimait le tabellion d'affection sincère car il devinait sous l'enveloppe paillarde, un être délicat exagérant sa truculence. Dans la gaine matérialiste de Maître Le Dû, il y avait une riche nature, pleine de sensibilité comprimée par une ironique déviation d'amour-propre. Le bonhomme

simulait le rôle de jouisseur, quitte à se faire mévaloir, de prime abord.

De son côté, le notaire, en affaires rusé compère et ne s'embarrassant point de scrupules illusoires, affectionnait Alan, parce qu'il le jugeait une volonté, mais une volonté faible, c'est-à-dire sans directive et obstinée. Il avait trouvé dans ce jeune homme aux airs sérieux, prompt à l'enthousiasme, désespérément prompt au découragement, un être vierge, en ce sens que les sentiments chez lui, par une rapide succession d'idées, se renouvelaient sains et puissants fruits dépareillés d'un esprit primesautier. Psychologue avisé, les défaillances de son ami ne lui avaient point échappé. Aussi, se promit-il une surveillance discrète. Mais enfin, il était homme ! et ses péchés de chair l'arrachaient souvent à ses meilleures intentions.

Maître Le Dû avait l'expérience de la vie et des hommes. En bonne foi, il estimait celle-là passable, ceux-ci mauvais et il invitait Alan à se méfier d'eux constamment. Célibataire, n'ayant point d'héritier direct,

il avait ouvert largement son cœur et sa bourse. Alan accepta l'un et refusa l'autre.

— Non, non, disait-il. Je ne veux pas m'affliger de votre argent qui me pèserait constamment sur l'amour-propre. J'entends, mon cher maître, me débrouiller moi-même et devenir dans le domaine rural un « self made man ». C'est déjà beau de vous avoir versé les intérêts et les frais cette année, ne trouvez-vous pas ?

— Hé, oui ! répondait l'autre, c'est très beau.

Mais au fond de lui-même, il murmura : « Va toujours, mon bonhomme, je t'ai à l'œil ». Et, plus que jamais, Maître Le Dû pensa que l'ex-étudiant-poète avait fait une sottise. Il se garda de le dire pour ne point décourager l' « engagé volontaire ». Il appelait ainsi Alan, trouvant à cette expression un comique qui le faisait se trémousser d'aise.

Sous l'œil vigilant de l'oncle Job, Alan avait véritablement fait œuvres de paysan

éclairé. Il possédait dans les marais d'immenses tourbières sans rendement car leur accès était presque impossible. Par d'habiles drainages, elles furent desséchées et l'oncle Job en vendit plusieurs lots à des fermiers léonards, aux fins d'exploitation. Les prairies, bien irriguées, avaient pris nouvel aspect. Le père Kerven avait en partie délaissé ses terres. D'excellents champs, depuis longtemps en friche, furent de nouveau labourés et Alan, de loin, contemplait avec plaisir leurs talus soigneusement délivrés de leurs broussailles et la terre brune prête à être emblavée. D'autre part, tonton Job s'avisa qu'une des garennes célait de la pierre à bâtir. Comme on allait justement élever des constructions, il s'aboucha avec un entrepreneur du Huelgoat qui lui versa une jolie somme. Cet argent fut judicieusement employé à réparer certaines toitures défectueuses et à renouveler le matériel agricole, jusque-là déplorable. La carrière, restée ouverte, serait encore source de revenus, car l'on édifiait constamment dans la région. Dans la sélec-

tion de son bétail, Alan s'était montré avisé. L'oncle Job en rougissait d'orgueil.

— Va, disait-il, tu feras un bon paysan. Tu t'y entends pour l'élevage. Il ne te manque plus que de *savoir casser la tête des crapauds.* Ça viendra.

Savoir casser la tête des crapauds voulait dire savoir labourer patiemment, durement, sans hâte ni dégoût. Le troupeau et les chevaux de Kerbruc faisaient l'admiration des cultivateurs des environs. Aussi, Alan grandit dans leur estime.

— Un vrai travailleur, disaient-ils, riche et pas fier, malgré son instruction. Un bon parti pour sûr !

Et maintes héritières que le jeune homme avait « bonjourées » en passant, rêvaient de lui un tantinet.

L'hiver était venu avec son cortège d'ombres, de pluies, de neiges et de frimas. Les arbres nus balançaient leurs squelettes lépreux d'une façon inquiétante. La rafale, au long des fossés, s'emparait des feuilles mortes, dans un tourbillon. La glaise des

talus bas s'effondrait dans les ornières des chemins creux. Dans les âtres rougis, la tourbe brûlait haut et son odeur violente appelait autour de la flamme bleue, les longs récits, les légendes surnaturelles et les contes effarants du temps jadis.

Alan était ragaillardi. Sa bonne mine en faisait foi.

— Sacré Lan, ce qu'il nous avait fait peur, avec sa sale maladie, disait tonton Job en contemplant son neveu avec des yeux attendris. Et cet imbécile de médecin qui te prétendait mourant !

— Les médecins, répliqua Alan, ne savent pas tout. Quelquefois, là où toutes les thérapeutiques restent impuissantes, la nature opère de véritables miracles. Ce phénomène de guérison imprévue est en contradiction directe avec les diagnostics des plus formels. La nature aime à berner la science. Cela n'indique pas la nullité chez le docteur démenti. Il s'était prononcé d'après les symptômes mais des symptômes trompeurs. Bien sûr, il est parmi les médecins des crétins

diplômés, pour lesquels le malade n'est qu'un cobaye chargé de leur révéler les cours qu'ils avaient négligés. Heureusement, qu'il ne s'agit que d'une minorité...

A l'oncle Job qui approuvait doucement de la tête, il ajoutait :

— Mais là, ne sont pas nos affaires. Je suis guéri. C'est l'essentiel.

Fanch renchérissait en grognant. Il avait une foi aveugle dans son maître qu'il jugeait supérieur à lui-même. Comme il avait une assez bonne opinion de sa personne, il le rangeait ainsi au rang des demi-dieux.

Quant à Del, elle avait des idées bien arrêtées sur la médecine. Molière, à l'entendre, se serait pâmé d'aise.

— Des ânes bâtés, avec toutes leurs manigances, ronchonnait-elle... La preuve, que dans ma jeunesse, étant malade, j'allais voir un de ces oiseaux de malheur. Ha ! ha ! Il me dit que j'étais poitrinaire... Vierge Marie! Moi, poitrinaire ?

A ce souvenir du plus haut comique, la servante se tenait les côtes.

— Le remède ordonné par le docteur, je l'ai jeté au fumier. Une guérisseuse de Loqueffret me fit des tisanes d'herbes. ...Et me voilà, concluait-elle, en présentant avantageusement sa personne ratatinée mais encore robuste.

— Tu as oublié d'ajouter que cette sorcière du diable était surtout vétérinaire, sursurra l'oncle Job.

Fanch s'esclaffa, mais Del se contenta de branler la tête, d'un air entendu.

Les jours coulaient, partagés entre les soins à donner aux animaux et de longues causeries autour du feu, parfois agrémentées d'une bruyante partie de dominos ou de trois-sept. L'oncle rafistolait les harnais, arrangeait des outils, faisait des collets pour les lapins et les lièvres. En travaillant, il racontait de curieuses histoires glanées au cours de ses voyages. Souvent, il y avait comme un regret dans sa voix. Alors Alan tremblait de le voir repartir, effrayé à l'idée de rester seul devant la tâche à continuer et devant soi-même.

Les pièges finis, Alan et Fanch couraient les tendre, se méfiant des surprises possibles, prêts à détaler au moindre bruit suspect. De temps à autre, ils ramenaient une pièce ou deux. Pourtant, Alan avait parlé de prendre un permis de chasse. D'être toujours sur ses gardes lui répugnait. A ces mots, le « troc'her moc'h » faillit s'étrangler de colère.

— Non mais, tu n'es pas fou, imbécile, glapit-il. Prendre un permis ? Je voudrais bien voir ça ! Prendre un permis ? Mais ton père, est-ce qu'il en avait un ? Ton grand-père et moi-même ? Demande à Del, si le gibier à fait défaut à Kerbruc ! Alors ?

Sidéré, il n'en dit pas davantage. En principe, le vieillard entendait que de l'argent versé de plein gré à l'Etat, était de l'argent gaspillé.

— C'est assez de payer quand la nécessité vous oblige. Il ne faut pas être jean-jean à ce point, disait-il.

Il prenait Fanch à témoin de la stupidité de son neveu. Le garçon se contentait de hausser les épaules. Ce qui était le parti le

plus sage. Ce mouvement pouvant être diversement interprété, ne mettait pas la responsabilité de son auteur en jeu.

V

Depuis une semaine, la neige tombait sans discontinuer. Kerbruc prenait l'aspect féérique de quelque château hanté d'un conte norvégien. Les toits s'ouataient et les gros flocons tombaient inlassablement, harmonisant les lignes, estompant sous un manteau délicieux les plastiques défectueuses des maisons tristes et grises.

Les pieds au feu, les nerfs détendus, Alan regardait par la fenêtre s'ébattre les divins papillons que la bise, un instant, rendait rebelles. Le treuil du puits grinça, déchirant le silence. Sans penser à rien, le dernier des Kerven bâillait à se décrocher les mâchoires tandis que Del, affairée, marmottante, préparait le repas de midi, à grand renfort d'épluchures et d'interjections.

L'hiver est long et rude, dans l'Arrée et l'on peut dire qu'il ne s'en va définitivement qu'à la fin d'avril.

En 1790, la neige couvrit la montagne durant huit semaines. Des bandes de loups affamés surgirent des taillis dans les landes immenses où la désolation filait avec la rafale le long des talus. Des bergeries furent forcées, des moutons et des chiens enlevés. Les bonnes gens ont gardé mémoire des longs mois silencieux de 1870-71 où la misère aux doigts gercés, aux lèvres bleuies, apparut un moment au seuil hermétiquement clos des chaumières. En 1917, le verglas rendit longtemps impossible la circulation dans l'Arrée, le menaçant d'isolement entre une ceinture de rochers difformes et des marais lugubres.

La rigueur des jours présageait une longue morte saison. C'était une trêve aux inquiétudes d'Alan, un répit à ses terreurs, à ses défaillances.

— L'hiver est méchant cette année, dit l'oncle Job. Ce matin, l'eau du puits était gelée... Hier, au large de Ti-Bout, j'ai trouvé une bécasse figée parmi les feuilles mortes. Quand on voit ces oiseaux-là pourtant très résistants au froid mourir ainsi, c'est signe

certain que l'intempérie durera. Tu as vu, Fanch, ou plutôt tu as entendu, ce matin, les vols de canards sauvages gagnant les marais ? Hum ! hum ! mauvais tout ça. Il nous va falloir couvrir les pommes de terre et les betteraves, les gars ! »

L'oncle Job pensait à tout, émerveillant son neveu. Il se souvenait soudain qu'il avait telle auge à réparer, tel râtelier à rafistoler.

— Nous avons du temps à revendre, disait-il. C'est le moment de remettre tout en ordre, de vérifier l'outillage. Dans les travaux de la terre il faut des soins constants, autant pour elle que pour ce qui la touche. Un bon paysan, mon cher Lan, ne doit jamais se tourner les pouces. Il y a six mois que je m'évertue à te le faire comprendre... Tu ne sais que faire ? eh bien ! pendant que Fanch et moi nous maçonnerons ce pan de mur écroulé dans l'écurie, va donc voir les collets et les pièges à taupes que tu m'as vu poser hier soir. Prends un bâton. Tu les retrouveras aisément, la neige n'est pas tellement épaisse... A propos, ajouta-t-il, le prix des peaux a

encore augmenté. Ce brigand de marchand nous avait volé la dernière fois. Il aura son paquet à sa prochaine visite. »

Alan haussa les épaules.

— Oh ! pour si peu, pour quelques sous...

— Quelques sous ! railla l'oncle Job qui, après avoir gaspillé sa fortune, retrouvait d'intransigeants principes d'économie pour sauvegarder celle des autres, hep ! Del, la vieille, entends-tu ? ne voilà-t-il pas monsieur mon neveu qui veut jouer au millionnaire. Halte-là, damoiseau, vous sonnez trop bien du cor ! Quelques sous ? Mais ne sais-tu pas que les petites rivières font les grands fleuves ? »

Sur cet adage impérieux, il se tut.

Alan, dûment qualifié de damoiseau, endossa un gros gilet de laine, prit un bâton ferré, et, sachant qu'on ne lutte pas impunément contre les proverbes populaires, surtout lorsqu'ils étaient émis par le sentencieux oncle Job, fila sans murmurer. Il comptait apercevoir dans sa course, ne fut-ce que l'es-

pace d'un clin d'œil, le fin visage gracieux et les yeux câlins de la belle Marguerite.

Depuis leur entrevue, Alan n'avait pu causer souvent à son gré avec la jeune fille. Il maugréait contre le troc'her moc'h et ses préjugés stupides, pestant contre cette haine farouche et sûrement mal fondée qui aurait jeté le vieillard entre son amoureuse et lui. De son côté, Marguerite, renseignée par son père sur les lubies du *baléer bro* et sur bien d'autres choses, se cantonnait dans la prudence. Il s'exaspérait déjà de la trouver si réfléchie, si sûre d'elle-même, si distante dans ses épanchements, correcte dans ses rares moments d'expansion, alors que lui-même était en proie à des crises passionnées qui le jetaient vers elle, les yeux fous et les bras tendus. D'un mot calme, raisonnable, elle fauchait son enthousiasme. Alan s'excusait avec des termes pénibles, la gorge serrée. Il ravalait avec amertume des phrases débordantes de tendresse.

Pourtant, dès leur deuxième rendez-vous, Marguerite avait simplement accepté l'obole

offerte, déclarant que c'était sans doute leur destin de s'aimer et qu'elle s'y soumettait avec bonheur, heureuse de voir s'accomplir un vœu qu'elle avait formulé depuis longtemps, depuis l'arrivée d'Alan qu'elle avait vu débarquer à Morlaix, élégant et coquet, malgré sa mine sérieuse.... Sans fausse pruderie, elle avait subi ses baisers ardents, mais sans y répondre.

Le jeune homme s'énervait de voir qu'à sa passion ne répondait qu'un amour réfléchi et raisonné, plein de résistances et de réticences.

— Quand nous serons mariés, avait-elle dit.

Alan avait sursauté, son enchantement tombé, du froid aux tempes.

— Quand nous serons mariés...

Les mots bourdonnaient à ses oreilles. Une farandole d'idées lui prenait le cerveau. Oui, un jour il faudrait bien penser à cela, ou sinon, Marguerite était perdue pour lui. Et l'oncle Job ! et ses colères ! et les jérémiades ! et le scandale que le troc'her moc'h

ne manquerait pas de faire. Sous les menaces des temps à venir comme sous les dures préoccupations matérielles, il restait pantelant. Il se sentait d'avance vaincu par l'oncle Job, fort de tout un passé ne désarmant pas de sa haine et de sa rançune tenaces, au cours des siècles et des générations. Malgré son amour violent, il se savait incapable d'une résolution de cette persévérance et suffisamment sérieuse pour endiguer les flots déchaînés du courroux du troc'her moc'h.

Marguerite, les yeux mi-clos, suivait sa pensée, la débusquait dans ses abris secrets, la devançait. Avec orgueil, elle considéra, loin de s'en effrayer, la faiblesse morale de cette âme.

— C'est un irrésolu ou un sensitif. Il est à moi. C'est un joli garçon, il me plaît », pensait-elle.

Radieuse, elle dissimulait son espoir et le jeune homme, le mettant sur le compte du sentiment, buvait le sourire sur les lèvres adorables de l'aimée.

— Il faudra que tu viennes chez moi. Tiens, samedi, je serai seule.

Sans entrain, il promit cependant, car au plus profond de lui-même, le regard de Marguerite plongeait. Il faut être véritablement couard pour se montrer lâche au doux regard d'une jolie femme.

Alan, les yeux pleins de lumière, aveuglé par trop de clarté, avait donné à la fille de ses ennemis héréditaires, le magnifique cadeau de son cœur. Les mânes des Kerven devaient, là-haut, gémir de honte.

Marguerite n'aimait point Alan. Elle se sentait portée vers lui, physiquement. Il n'avait pour elle, qu'un attrait esthétique et sensuel. Mais les corps avides de jouissances, se trémoussant à la gamme poignante des sensations et des plaisirs, ne disent pas une âme d'élite. Les panses démesurées révèlent un gros mangeur mais ne décèlent pas forcément un gourmet.

Alan Kerven, héritier d'une race saine et franche, naturelle, même dans ses vices, aimait Marguerite, fille de gens louches,

élevée dans une atmosphère gâtée. Dans le sang, sont tous les symptômes, toutes les qualités, tous les défauts d'une race. A ceux-ci, quelquefois, le destin donne visage plaisant, écorce rude à celle-là...

Le père Martin avait mauvaise réputation. Elle était fondée sur des bases solides. D'ailleurs, de père en fils, dans la famille, par une sorte de tradition, on avait donné prise à la malignité publique. Les aïeux du père Martin avaient pu être de fort honnêtes laboureurs. Mais, au cours des siècles, l'un d'eux avait dû fuir le bon chemin. Depuis, de génération en génération, les Martin s'initiaient à cette vie et l'important représentant de cette lignée de larrons ne s'était point fait faute de suivre la voie si joliment tracée par ses augustes devanciers.

Martin était bedonnant et riche, énormément riche. Que sa fortune naquît du négoce licite, qu'elle lui échût de ses parents ou qu'il la dût au vol ou à l'agio, cela n'avait d'autre et bénigne importance, qu'une dépression dans la réputation.

— Les questions de moralité et d'intégrité, disait amèrement Alan, sont peu conséquentes lorsqu'elles sont palliées par une grosse fortune et une grosse bedaine. Chez un pauvre bougre, un ventre pantagruélique est d'un effet décoratif nul, grotesque, comme un monument trop imposant et trop solennel dans un cadre incolore. Mais un nombril avantageux chez un personnage rutilant, touche au sublime. On a envie de frapper amicalement sur ce ventre comme sur ces pantins-tirelire qu'on comprime d'une claque pour en tirer les gros sous. »

Les Martin étaient opulents et mal famés, mais ils avaient, dans le pays, la considération que donne la rente. L'argent étouffe les consciences, les tue quelquefois. Qu'importent les racontars lorsque, fait tangible, la richesse est là et qu'on peut la prendre !

Durant la guerre, Martin trop âgé pour être appelé sous les drapeaux, s'était entremis pour servir de courtier à l'armée anglaise, pour des coupes et des transports de bois. Il ne savait pas un traître mot de la

langue britannique, mais qu'est-il besoin de truchement pour solder des traites, présenter des factures et empocher les bénéfices d'entreprises douteuses, soumises aux louches effets de la « combine » ? Le langage des chiffres, estimait le courtier occasionnel, est assez éloquent par lui-même. Celui des affaires aussi, pour qui sait les comprendre et les mener à bien.

S'il gagna gros, durant la tourmente, le bonhomme par contre, perdit ses dernières prétentions, d'ailleurs inconsistantes, à l'honnêteté.

VI

Fanch voyait d'un œil vraiment affligé son maître tourner autour de la pen-herez. Il n'aimait pas les Martin. La fille surtout lui déplaisait.

— Une gueuse, une futée qui finirait mal, disait-il.

Là-dessus, il racontait à Del les cancans sur la belle héritière, l'accusant d'être peu sérieuse et de vouloir mener son jeune maître à sa perte. Tout cela, Del l'avait bien entendu, mais elle se gardait de communiquer ses impressions, ayant pour se taire de bonnes raisons, des raisons contre lesquelles la Raison n'a jamais raison : des raisons pécuniaires.

Cependant, pour la circonstance elle invectivait le garçon :

— Tu n'as pas honte de calomnier ainsi les gens, espèce de grand flandrin ? On devrait t'arracher la langue, vipère, propre à rien ! Ton travail te laisse donc tant de loisirs que tu n'as d'autre chose à faire que de

baver sur le monde, païen ! Le maître devrait bien alléger tes gages, coureur de gueuses, lécheur de catins...

Là-dessus, la vieille brandissait sa louche, menaçant le valet de loin. Mais sa colère simulée lui coûtait de grands efforts.

— Tes hurlements ne me feront point changer d'idées sorcière ! et tu le sais bien... Je vais parler au tonton Job. »

Fanch ne tenait point parole. Ce rôle d'espion lui répugnait. La morale de la caserne qui est un monument de dignité et d'honneur militaires, lui avait appris en deux temps trois mouvements, que le mouchard est l'être le plus vil et le plus ignoble du monde, uniquement apte et idoine aux corvées puis à faire, sous escorte, une petite promenade hygiénique sous une double haie de polochons.

— Je n'ai qu'une chose à faire, c'est de parler à Lan et de lui ouvrir les yeux sur sa belle. Tant pis s'il se fâche. »

Alan arrangeait une bride dans l'écurie. La mine soucieuse du domestique le frappa mais

lorsqu'il sut ce qui amenait l'émissaire, il se mit à rire :

— Mon brave Fanch, tu déraisonnes ou tu te moques de moi. Radotages de commères, tout ça !

Et, prenant le valet par les épaules il le fit pirouetter sur ses talons. Joyeusement, il lança :

— Des preuves, mon ami, des preuves.

Un moment indécis, Fanch se croisa les bras.

— Tu en auras ! »

Alan fut exact au rendez-vous assigné par Marguerite. Avant d'entrer chez les Martin, il hésita :

— Si le vieux est là, que pourrais-je bien lui dire ? se demanda-t-il, en fixant ses chaussures détrempées par la boue du chemin.

Mais le vieux n'était pas là, Marguerite était seule à souhait. Il serra la main tendue, jetant autour de lui, dans la vaste pièce moderne où ronflait un feu de bois, des regards

obliques. Il prit timidement le fauteuil offert..

— Alors, ton père est en tournée, hasarda-t-il, en présentant à la chaleur du foyer, ses mains gelées et rougies.

La jeune fille s'agaçait. La conversation s'amorçait difficilement. Mal à l'aise, ils s'entretinrent un moment de choses et d'autres. L'atmosphère n'avantageait point les épanchements. Un réveil énervant scandait les minutes quand le silence lourd de glace retombait entr'eux.

— Décidément, tu n'es guère communicatif, murmura-t-elle.

D'un geste las, elle ramenait une jambe sur l'autre. Alan suivit le mouvement d'un œil sournois. Entre le linge dentelé et la courbe du bas, il surprit une tache éblouissante de chair vive. Il ferma les yeux, le cœur battant à grands coups. Avec des heurts sourds, un vertige qui parti des sens gagnait tout son être, grondait en lui.

Il se rapprocha de Marguerite et prit dans les siennes, des mains qu'il baisa éperdû-

ment. Il parla sans fin, disant des choses délicieuses et insensées. Il contait son amour, en phrases hachées, en mots impétueux, rapidement comme d'une chose dont il n'était très sûr et dont il voulait se convaincre et s'enivrer. Bercé par ses propres paroles, emporté par sa fantaisie, conquis par l'éternelle et banale chanson d'amour, des larmes lui coulèrent entre les cils, puis, glissant le long de ses doigts, tombaient une à une comme des perles merveilleuses sur les genoux de l'aimée.

Marguerite écoutait en souriant complaisamment s'élever vers elle, dans l'encens des serments, les litanies enflammés du perpétuel cantique d'amour. Elle effleura à le toucher, le front brûlant du jeune homme. Elle sentait grandir l'émoi de ses sens. Brusquement, elle releva la tête d'Alan et chercha sa bouche.

Il but longuement dans le calice des lèvres offertes, un goût étrange fait de la saveur puissante de l'amour et des larmes, mélange de miel et d'amertume...

Quelqu'un entrait bruyamment. Une porte claqua. Le père Martin ayant prévenu de son arrivée apparut, énorme, caustique. Les amoureux s'étaient brusquement séparés, elle rieuse, assurée. Lui, penaud, mécontent. Le gros paysan tendit une main molle et diplomatique qu'Alan serra sans enthousiasme. Après quelques ternes propos, le jeune homme s'enfuit plutôt qu'il ne partit.

L'ancien courtier se frotta les mains. Il pensait qu'une alliance avec les Kerven relèverait considérablement son prestige, dans la contrée.

Alan avait regagné Kerbruc en maugréant, sans raison apparente. L'oncle Job rêvassait auprès du feu, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

— Tiens, qu'est-ce qu'il a donc ? se demanda Alan.

L'homme n'est qu'un homme et souvent il ne l'est point tout à fait. L'essor vraiment difficile pour les gens de notre planète, devient impossible à notre époque. Quiconque le tente, brise ses ailes. Autant rester

tranquille, quitte à marcher simplement comme le commun des mortels ou à ramper comme les personnes trop susceptibles ou trop scrupuleuses, selon l'expression allégorique de Maître Le Dû, pontife montagnard de la logique et de la philosophie inductive.

L'oncle Job s'ennuyait à Kerbruc et, péremptoirement, il se battait la coulpe, s'accusant d'une veulerie déplacée, se reprochant sa vie sédentaire. La hantise de *baléer bro* le reprenait.

L'oncle Job s'ennuyait.

L'ennui est un mal qu'on combat de diverses façons. Le troc'her moc'h ne lui trouvait qu'un seul remède : partir.

Jamais il n'aurait cru pouvoir s'attarder si longtemps dans un même endroit, cet endroit fût-il son pays natal et sa maison familiale. Fait sans précédent dans son existence, il séjournait depuis de longs mois à Kerbruc, sans qu'il manifestât précédemment trop de symptômes caractéristiques d'ennui, traduit généralement par un baillement formidable

et continuel, précurseur de jurons désabusés.

L'oncle Job ne savait pas dissimuler ses sentiments. En toute vérité, il ne s'y était jamais appliqué, estimant que c'était un travail parfaitement inutile, digne au plus des curés et des francs-maçons. Il se souvenait toujours d'eux, quand il n'avait rien à faire, ce qui prouve que le travail est le meilleur dérivatif aux haines politiques et autres.

L'oncle Job s'ennuyait. Il le dit.

— L'hiver tire en longueur, mais bientôt, viendront les beaux jours, alors, mon gars, ton Job va changer de secteur... Ne proteste pas ! D'abord, parce que je n'aime pas être interrompu, ensuite parce que ça ne servira à rien. Maintenant, tu es assez initié aux choses de la terre. Tu pourras te diriger et diriger tes gens, les yeux fermés... Je suis content de toi, oui, content... je vais retourner dans le Morbihan où la mort de ton père (que Dieu en ait sa sainte garde) me surprit, si l'on peut dire, puisqu'il y avait

déjà six mois qu'il avait rendu l'âme, pauvre frère ! Parti à la hâte, on me doit, là-bas, pas mal de sous. J'ai bonne mémoire, je connais mes débiteurs ! Combien de temps y serai-je ? je n'en sais rien ! Toujours est-il que je puis t'assurer que ce sera ma dernière tournée. Il faut bien que j'aille prendre congé de mes compères, que diable ! et dire adieu aux pays où j'ai tant couru, hein ? En toute courtoisie..... Quand je reviendrai, tâche de m'avoir trouvé une gaillarde de nièce... pour que, dans ma seconde enfance, j'aie au moins des compagnons de jeux. As-tu compris, Lan, mon petit ? »

Il usait de ce terme très rarement, seulement sous le coup d'une émotion. L'existence est d'une cruelle ironie. Le troc'her moc'h était véritablement peiné de quitter son neveu et s'en allait pourtant, appelé par quelque voix mystérieuse mais irrésistible. Alan fut honteux de s'être réjoui du départ de son oncle, circonstance qui favorisait ses projets et lui donnait liberté d'action quant à ses ambitions passionnelles. Il fit taire ses

préoccupations matérielles, devenues d'importance secondaire.

— Tu n'es point démuni d'argent. Les quelques milliers de francs de tourbe vendue te seront largement suffisants. Si je ne suis pas de retour avant le beau temps, vends encore. Pour les labours, tu loueras des journaliers, paie les sans rechigner et, m'est avis que si tu agis bien, les vingt billets de ce damné notaire que Satan confonde seront remboursés. D'ailleurs, s'il te survient des avatars, Le Dû est un finaud, il te sera de bon conseil. Pour le reste, les améliorations, patience ! Soigne bien ton bétail. Tu sais les têtes que tu dois vendre ou remplacer. Sur ce point, je n'ai rien à t'apprendre. Fanch est un bon domestique. Dans les cas difficiles tu t'en remettras à lui, pour ce qui concerne la terre. Tu pourras l'en récompenser en haussant sensiblement ses gages, si tout va bien. Surveille la jument grise pour qu'elle tourne bien. Bonne santé, petit, et au revoir ! »

Del, ébaudie, ne comprenant rien à ce départ précipité, entreprit l'oncle Job.

— Où donc vas-tu encore toi ? A ton âge, courir les pays, tu n'as pas honte ? Il n'y a donc plus de pain ici, que tu partes comme un fripon ? Tu n'as pas mal au cœur Alan de voir ton oncle, sur les grands chemins...

— Sur le chemin du Paradis, vieille bigote, répliqua l'oncle Job.

Sur ce, il enfila un vieil imperméable, s'enquit de son gros bâton ferré, rajusta ses énormes bottes. Puis, saluant la compagnie d'un vague signe de tête, le canif professionnel en poche, il s'en fut à grands pas, éclaboussant les flaques d'eau en sifflotant.

Il n'avait pas voulu accepter l'argent que lui tendait son neveu, jurant sur son âme et sur les cochons qu'il allait immoler sur l'autel de la vertu, qu'un troc'her moc'h vraiment digne de ce nom est toujours assez riche, lorsqu'il se porte bien et qu'il trouve, vautrés dans la fange des porcheries, de jeunes et spirituels compères à larges oreilles

qu'un destin implacable réserve à la gloutonnerie des hommes.

L'oncle Job avait à peine tourné le dos qu'Alan, mû par quelque invisible ressort, se frottait allègrement les mains, tout comme l'avait fait le père Martin.

Les sentiments diffèrent d'un individu à l'autre, mais comme leurs gestes se ressemblent !

VII

Le printemps était venu avec sa hotte fleurie, ses ruisseaux frondeurs, ses kyrielles de chanteurs ailés. Dans un ciel plein du carillon joyeux des cloches, le soleil rutilait. A la chanson de la vie, caressante de magnifiques promesses, les cœurs exultaient.

Alan, seul dans la liesse générale qu'incitaient les effluves excitants de la saison printanière, restait mélancolique. Il avait de longs accès d'abattement qu'il attribuait à son amour pour Marguerite, lequel ne le comblait pas à son gré ! Non pas que les dires de Fanch ou les racontars de gens charitables, toujours à l'affût d'histoires désagréables, lui eussent donné à réfléchir au sujet de sa Guite, mais il s'étonnait de ses résistances. Il était parfois repris par ses terreurs vagues de l'année écoulée. Les crises, moins fréquentes, moins violentes, traînaient en longueur. Alors, il se confinait dans un mutisme farouche. Sa pensée névrosée se multipliait.

Dans son recueillement intérieur, il entendait ses idées s'égrener, terrifiantes et subtiles comme des destinées.

Maître Le Dû avait fait quelques réserves sur le choix de son ami. Quant au projet matrimonial, il n'y croyait pas. Il émit des doutes très prononcés sur les qualités d'épouse et de ménagère de la future Mme Kerven.

— Au fait, dissertait-il grassement, ton choix est peut-être judicieux d'un côté. Entendons-nous ! Je rends hommage à l'esthétique de Mademoiselle Martin et... je lui prêterais mon fauteuil à bascule pour quelques minutes, mais, je ne crois pas qu'au point de vue conjugal elle fasse ton affaire... Ce sera sans doute aussi, l'avis de ton sacripaud d'oncle Job.

A l'énoncé du nom du troc'her moc'h, Kerven se gratta la tête, grimaçant malgré lui.

— En effet, avoua-t-il, le tonton ne sera guère enchanté. Aussi pensé-je à hâter les

choses, car s'il est de retour avant le mariage, pfuitt ! ! !

Le tabellion sourit ironiquement.

— « Audaces fortuna juvat ! »

Alan ne doutait donc pas de la vertu de Marguerite, bien qu'il devinât celle-ci fort avertie et pas du tout bégueule.

— Tant mieux, s'en consolait-il, la période d'instruction n'en sera que plus courte.

Mais il s'exaspérait qu'on pût douter de la bonne conduite de sa fiancée. Il était assez large sur les questions amoureuses, reconnaissant à celui ou à celle qui aime, le droit de se donner, sans que les convenances ou les préjugés aient lieu d'intervenir. L'acte charnel, lorsqu'il est relevé d'un brin de sentiment, avait son approbation.

Ce n'est point, se disait-il, parce qu'une femme s'est donnée qu'elle est à jamais tarée!

Partant de ce principe, sans condamner la sensualité, il ne réprouvait pas la possession qui apporte aux deux protagonistes l'apaisement des sens. Seule, la débauche était blâmée sévèrement, parce qu'elle est

le fruit d'un amalgame de vices plus ou moins honteux. Il critiquait sèchement l'amour vénal, encore faisait-il des réserves, car dans le monde déchu des filles et des souteneurs, il est de lamentables victimes.

— Exceptions rares ! Il n'y aura jamais de méthode qui, dans ces milieux crapuleux, réussisse à doses massives ou même infimes, le relèvement moral. L'assainissement physique est tellement difficile ! Alors, que peut-on faire dans le domaine spirituel ? pensait le jeune homme.

— Fadaises, concluait-il, pas de sensiblerie ! On cherche pour ces gens-là, des tas d'excuses, alors qu'on refuse la moindre circonstance atténuante à l'authentique honnête homme qui, une fois, faillit.

Sur tout ceci, il ne faisait que résumer par aphorismes les théories les plus stupides qu'énoncent des dits savants sur la misère, sur notre misère physiologique et morale. Chacun, sur l'acte charnel, sur le milieu corrompu des hétaïres, énonce les plus formidables antithèses. L'un fait intervenir le sen-

timent, l'autre le plaisir physique, le troisième appelle la science à la rescousse.

— Anomalie singulière que de vouloir expliquer les autres, alors que nous ignorons tout de nous-même..., déclarait Maître Le Dû, appelé à juger de cette affaire délicate qui traite du passionnel et des « embrasés ». D'ailleurs, failli *pillawer* tu as l'air de me consulter à titre de débauché, alors que je ne suis qu'un viveur, un plaisantin, un trousseur de vertugadins, un disciple de Rabelais, ha ! ha !

Alan, l'air absent, pensait à tout cela en gravissant côte à côte avec Guite, le rude sentier de l'Arrée, semé de bruyères écrasées et de cailloux étincelants. C'était par un beau dimanche. Ils avaient le droit de se promener ensemble, au vu et au su de toute la contrée, maintenant qu'ils étaient « promis ». La montagne discrète et déserte, parée de vives couleurs, cadrant bien un amour gentil, leur avait semblé un abri amical et sûr.

Les jeunes gens étaient officiellement fian-

cés, au grand plaisir du père Martin. Dans le pays, on disait :

— Ce sont de bons Julots. Ce sera un beau mariage, une belle noce ! Il y aura sûrement beaucoup d'invités. L'on en sera.

Cette alléchante perspective faisait un moment taire les mauvaises langues, mais ne contentait point l'héritier de Kerbruc dont le bonheur se coupait de réminiscences fâcheuses. Il se surprenait à serrer les poings, en grognant, pris soudain d'un malaise et d'un soupçon sur l'arrivée inopinée du père Martin, pendant ses épanchements.

— Si ce vieux gredin m'a tendu un piège, je le rosse d'importance. Mais aussitôt, il pensait à Marguerite et la sérénité lui venait.

— Un peu neurasthénique, mon *homme*, se disait la pen-herez. Ça lui passera, ajoutait-elle en souriant.

Ils se nichèrent tout en haut d'un rocher élevé et bizarre, dont les saillies se succèdent parallèles, en escaliers et qu'on dénomme le Rocher Pointu. Un creux offrait aux deux amoureux la douceur relative d'un tapis

d'herbe qui déjà s'étiolait. Alan s'installa et attira Marguerite sur ses genoux. Elle ne semblait point répondre à son entrain, étant lasse, disait-elle :

— Conte-moi une histoire, Lan... Elle ferma les yeux et Lan, rêveur, se mit à dire un conte des marais où il y avait beaucoup d'amour et beaucoup de larmes. Elle se crispait contre son ami, prise de grands frissons. Alors, affolé, Alan, d'un geste insensé, fouilla d'une main tremblante dans la douceur soyeuse et déroutante des dentelles.

Marguerite s'abandonnait, vaincue. Brutalement, il la posséda, de tout son amour exaspéré...

Ayant retrouvé son sang-froid, Alan savoura l'amertume et la désillusion de la possession incomplète qui donne le plaisir aux sens mais ne procure au rêve nul semblant de réalisation. Elle s'était livrée, mais quiconque se livre ne fait abandon que de son corps. Alan avait offert tout son être, dans une tentative d'échappade de peu de

réussite. Les sens pâmés anesthésient la pensée mais ils ne permettent point à l'âme ce changement de résidence et cette fusion des esprits, pierre philosophale des aspirations humaines.

Deux êtres venaient de se rencontrer et, bien que se tenant par la main, ils allaient poursuivre des routes différentes, emportés l'un et l'autre dans le courant du temps et de la vie, jetés à la rive et repris dans les tourbillons de l'existence.

Que le sort soit favorable à nos frères égarés !

La première ivresse du bonheur se rapproche de l'absolu, car cette folie intermittente, caractérisée par de bruyants ébats, dispense de la réflexion. Sa griserie tombée, Alan ne se sentait point exempt de mélancolie.

— Je tombe dans la neurasthénie aiguë, observait-il. Pourtant, à ma place, bien d'autres se contenteraient ! Qu'ai-je donc toujours à me tourmenter de suppositions intempestives ? L'inquiétude est-elle innée

dans mon cerveau, que je me tracasse continuellement, sans raison ? Pourtant, elle m'aime bien, et je l'adore..., balbutiait-il, extasié.

Avant de devenir la femme d'Alan, la penherez, d'ailleurs esclave de ses exigences physiques, avait jugé bon de devenir sa maîtresse. En cela, sa psychologie s'était trouvée en défaut. De la part d'un observateur pénétrant, d'un esprit habitué à fouiller les individualités, ç'eut été une grave erreur, mais Guite n'était que femme. Sa finesse, sa ruse, ne la mettaient pas à même de traiter le grave problème physiologique et charnel. Sa diplomatie avait failli. Elle avait espéré s'attacher le rejeton des Kerven par l'envoûtement des sens alors qu'il fallait enchaîner son cœur.

— Bah ! ce malaise disparaîtra lorsque la noce aura lieu, prophétisait Alan, et ce disant, il retrouvait sa gaîté.

VIII

Le malaise d'Alan, au lieu de disparaître, ne faisait que s'accroître sans qu'il sût à quoi attribuer cette recrudescence de son trouble.

— Si je me complais dans cette turpitude d'idées noires, je finirai à Saint-Athanase, s'avouait-il.

Sous les auspices de ce vénérable saint, se place l'asile d'aliénés de Quimper-Corentin, orgueilleuse cité du roi Gradlon. Alors, d'un geste résolu, il chassait les sombres nuages de son esprit. Souvenir de sa vie pré-littéraire d'étudiant, il se mit à scander, avec une attitude sobre :

« Ce qui me charme en toi, Quimper de Cor-
[nouaille,
C'est ton cœur paysan, sous tes airs de cité. »

— Cré dié ! suis-je un drôle de paysan,

moi-même ! La prosodie dans une étable, quel paradoxe ! Il est vrai que tout dégage de la poésie, de la plus pure, de la meilleure. ...Alors, les émanations du fumier croupissant ne nuisent en rien au charme des vers sonores et bien timbrés. Ce Trécorrois délicat et sensible, a admirablement compris l'âme rustique et altière de l'antique ville du Kernew. Pourquoi ? Pourquoi, sous le voile que le passé a tissé d'époque en époque, le poète a-t-il senti battre le cœur généreux de toute une région ? Comment sa main crispée a-t-elle d'une plume rapide et sincère, rendu fidèlement les souffles les plus infimes et les plus ténus que la terre exhale vers l'oreille amie ? Là, justement réside la faculté du véritable poète.

— Nous sommes tous plus ou moins poètes à nos heures, pensait à haute voix Alan. Dans la vie courante aux mille détails mesquins ou terribles, l'un chante dans sa détresse, l'infortune et la misère, l'autre célèbre le désenchantement de ses vices. Ce camarade qui prétendait faire une élégie sur

e thème malgracieux d'un œuf pourri n'était pas fou. Nous tombons tous dans le genre baudelairien à mesure que la *science se fait*, pour employer des termes techniques et à mesure que l'intellectualité gagne d'intensité. Lorsque tous nos compatriotes seront ingénieurs, médecins, avocats, sorbonnards, je me demande ce que deviendra la poésie, dans la tourbe des grands penseurs, des savants ambigus, des philologues assommants, des pédants péroreurs, des esprits poseurs et des prétentieux démagogues ! ...Ouf !... Les Aliborons jouisseurs, les Trissotins empanachés, les Diafoirus éternels, ne tueront-ils point les muses ? Espérons que non, puisque même un tuyau d'usine inspire assez d'émotion pour faire vibrer les cordes de la lyre et que tous les principes de l'art se trouvent à jamais gravés, à l'eau forte de la poésie intime et de l'harmonie familiale, sur la figure réconfortante des honnêtes gens... Pour comprendre la vraie musique des mots, il ne faut point être trop savant. Antithèse, mais vérité ! Quiconque

discute, disserte. Prétentions trissotines! tandis que celui qui écoute simplement dans la musique des mots, la sonorité du verbe et la tonalité des vers, vibre à l'unisson des rimes et du rythme. La poésie demande du rêve, du vague, du flou, mais éloignons toute préciosité... Où donc vais-je de ce train ?... La préciosité dans l'art, dégénère en idiotie artistique. L'esthète devient éphèbe, puis détraqué, puis fou furieux. L'art doit rester sain dans ses fioritures. Tout comme en littérature où un chat doit s'appeler un chat, en peinture, un chien doit rester un chien avec tous ses attributs... D'ailleurs, la pudeur d'aujourd'hui n'est pas tellement grande, tellement exagérée, que les gens s'offusquent de cette exactitude dans les traits. Le pinceau doit d'abord sacrifier à la vérité, après quoi, dans la mesure de ses moyens artistiques, il peut laisser courir son imagination dans l'exécution secondaire... Au fait, l'art amplifie, multiplie et diversifie ses formes et ses adeptes. Quant à le chercher dans les lignes géométriques, fichtre ! Laissons là cette qua-

lrature du cercle aux intoxiqués s'intitulant affranchis... Mais que dirait Maître Le Dû, s'il surprenait mon verbiage ? Ah ! le beau itre pour révolutionner le monde de la cul- ure et des cultivés : de l'ostracisme dans 'art. Sublime ! Indubitablement, il est mau- vais d'avoir la tête si près des nuages, lorsque les pieds trempent dans la fange... Maître Le Dû, positiviste endimanché, me voilà hors du crottin.

Maître Le Dû lui aurait répondu :

— Alan, mon cher crapaud, tu es d'un philosophisme désespérant. Avec de telles lubies, on ne vient pas abimer ses blanches mains aux durs travaux de la terre. Une solide instruction favorise le labourage, ouvre la route au progrès. Le raffinement intellec- tuel lui est une entrave. ...Alan, j'ai toujours une place de scribouillard à ta disposition.

— Del, Del, mignonne fille d'Enfer, mon savon, mon rasoir, de l'eau... Soyons coquet, pomponnons-nous. Il ne faut pas que ma Guite bien-aimée flaire le purin sur mon épi- derme de paysan discoureur...

Alan arrêta net ses élucubrations spirituelles. Fanch entrait vivement :

— Maître, dit-il, tu m'avais demandé des preuves de la légèreté de ta... de ton amie. Va donc voir du côté de son courtil et tu seras renseigné ! Il y a là-bas un sergent colonial qui ne doit pas s'embêter... Il y a assez longtemps que je cherchais une occasion pour t'ouvrir les yeux... Va voir !

Alan proféra un juron et s'élança au dehors. A travers champs, il gagna la demeure des Martin. Pour ne pas être vu, il se faufila à travers une haie dans le courtil d'où une vague rumeur émanait. De tardifs néfliers en fleurs pleuraient leurs pétales sur des meules de foin noirci qu'on devait transporter ailleurs pour céder la place à la nouvelle récolte. Un bruit de soupirs glissait entre deux masses écroulées et poussiéreuses.

Alan, sur la pointe des pieds, approcha. Pâmée dans les bras d'un sergent d'infanterie coloniale, Marguerite, les yeux mi-clos, le visage pâli, les narines frémissantes, accen-

tuait dans une étreinte spasmodique, l'ardeur inextinguible de son corps embrasé.

De saisissement, Alan ferma les yeux, puis il se passa en tremblant la main sur le front, comme pour chasser l'exécrable vision. Une sueur froide lui mouilla les tempes, tandis que la colère grondante le prenait furieusement d'assaut, lui brûlant les joues, lui pinçant le cœur et les lèvres.

— Ah ! les salauds, les salauds ! hurla-t-il d'une voix pleine de rage et de larmes. D'un bond il fut sur eux. Saisissant le colonial par le col de sa tunique, il le mit debout. Les dents serrées, il lui cria dans la figure : « Défends-toi ! »

Marguerite, affolée, à genoux dans l'épaisseur décolorée de la meule, sans songer à réparer le désordre de sa toilette, les regardait, paralysée, écoutant leur souffle haletant et le bruit mat des poings meurtrissant la chair. Le dernier des Kerven avait dans le sang l'ardeur belliqueuse de sa lignée. Il la retrouvait. Ecrasant de son poids son adver-

saire culbuté, il lui martelait la figure d'un poing vengeur et sanglant.

— Lâche ! s'écria Marguerite.

Alan s'arrêta net, sa colère tombée ! Son cœur, d'un battement fou, l'étranglait. Doucement, en vainqueur honteux, il releva le soldat effondré et lui rendit la liberté d'un geste large, d'un geste de pardon.

— Va-t-en !

Alors il revint vers la fille, la bouche mauvaise, les yeux terribles. Instinctivement, il leva la main. Il crut qu'il allait tuer...

— Lan !...

La main retomba sans frapper.

— Lan !...

Il haussa les épaules douloureusement, la fixant, le cœur brisé. La souffrance se concentrait en lui, le torturant, mais dans sa détresse, son esprit restait lucide.

Marguerite se tordait les mains.

— Lan, Lan !

Il aurait fallu se jeter à ses genoux, pleurer à chaudes larmes, faire entendre le langage convainçant de sa bonne foi surprise...

et elle ne trouvait que cette appellation où elle mettait une sorte de désespoir impuissant et pénible.

— Lan, écoute... Mais Marguerite ne savait pas ce qu'il fallait dire, ce qu'elle voulait dire. Elle eut comme un éblouissement et crut mourir. Comme dans un rêve, elle vit son fiancé se détourner et partir.

A travers les champs où bruissaient une multitude de voix inconnues, Alan s'en fut lentement, en flânant, comme si rien ne s'était passé.

Son dos seul semblait se voûter.

IX

A rompre ses fiançailles, le jeune homme avait mis une hâte extraordinaire. Sa diligence le calma un peu. Sous le coup de ses émotions intenses, encore tout à sa colère, il avait, savourant sa rancune et son ressentiment, nié son malheur, renié son cœur et son amour.

Il avait tapé du poing sur la table à en disjoindre les planches.

— Ah ! elle est bonne, la fille au père Martin, Del de mon cœur, un vrai et bel ange de Dieu ! et belle et bonne et douce et charitable et fine...

Il parodiait la servante, outrée et craintive.

— Et large avec cela ! Avoue qu'elle te graissait la patte, pourvoyeuse de tavernes ! Pour un peu, tu me l'aurais fourrée au lit... Ah ! elle est propre cette traînée et dire qu'un peu plus j'en faisais ma femme. Bénis soient l'art et la prosodie ! Si je ne m'étais pas

attardé à jacasser, le tour était joué. Lan, mon ami, tu n'es guère brillant malgré tes études de droit. Digne et cher tonton Job, comme vous parliez bien ! Une race de putains et de voleurs. Le rejeton des Kerven marié à la catin des Martin ? Ah le joli ménage !

Et le poing se zébrant de rouge, retapait sur la table.

— Et bonne et douce et charitable... l'ange de Dieu ! N'est-ce pas, Del, entremetteuse d'enfer !

Del grognait en se signant, effrayée. Souvent elle gémissait.

— C'est de ma faute aussi...

Et chaque soir, elle priait longuement, demandant pardon à Dieu d'avoir aidé son maître à se perdre... Il lui venait des souvenirs, des bribes entendues au catéchisme jadis et aux sermons du dimanche depuis. Elle pensait aux marchands du temple. Alors elle se mettait à pleurer.

Peu à peu, Alan fut repris par son amour. Il savait que l'envolée serait désormais

impossible. Les yeux rougis, il revivait l'atroce scène. Les blessures d'amour-propre sont difficiles à guérir et se rouvrent au moindre choc. Cravaché dans son orgueil de mâle, le jeune homme s'était rebiffé, l'insulte aux lèvres, crachant son dégoût... Sa passion, maintenant, le reprenait. Alors, il tombait dans un marasme inquiétant d'où il ne sortait que par sursauts, en des colères terrifiantes, courtes bourrasques où son caractère primesautier hurlait sa haine retrouvée. Retombé dans sa veulerie morbide, il cuvait son chagrin, savourait sa détresse, écoutant son cœur se souvenir du passé. Bien sûr, il y avait cette scène capitale, mais en était-elle réellement coupable, sa Guite ? Sa responsabilité n'était-elle point atténuée par des circonstances particulières ? L'hypothèse draconienne de la possession animale n'était-elle point plausible ? Mais lorsqu'il réfléchissait, qu'il pensait à son malheur, qu'il revoyait le visage pâmé, il sentait le vide affreux de toutes ses théories. Comme il y a loin du rêve à la réalité ! Cocasse ironie du sort, on

veut bien mettre la théorie en pratique et l'appliquer aux autres, tout en s'imposant comme réserve de faire exception à la règle.

— « Ce n'est point parce qu'une femme s'est donnée qu'elle est à jamais tarée », disait-il autrefois, mais à l'idée que Marguerite avait appartenu à un autre, à d'autres sans doute, Alan souffrait dans sa chair, le cœur pantelant, regrettant son amour mais se résolvant à le perdre irrévocablement. Jamais plus, il ne pourrait retrouver sa quiétude amoureuse. Il y avait entre elle et lui, un fossé profond creusé par la chair blessée que rien ne comblerait. Bien que sa passion subsistât vivace, il n'y reviendrait jamais. Il acceptait l'arrêt implacable du destin, se récusant simplement de son impuissance et de son manque d'énergie. La possession, problème irrésolu dans ses à-côtés mystérieux que diversifie le travail délicat du sang, lui apparaissait suggestive, après son expérience malheureuse, comme un vulgaire accouplement, comme la conclusion nécessaire et justificative d'une fonction orga-

nique dégénérée, par idéalisme, en symbole faux de l'attrait des âmes et de l'union des corps.

Dans ses longues crises de mélancolie, de tout son être vibrant, de tout son amour rebellé, il appelait désolément Marguerite. Il aurait voulu courir au-devant d'elle, se jeter à ses genoux, mais quelque chose le retenait, pieds et poings liés, impuissant et morne, attisant la douleur dans sa chair insultée, ranimant le courroux de son orgueil bafoué, raisonnant dans son esprit le verdict que la fortune, au hasard d'un caprice, avait formulé. L'enthousiasme, fauché, manquait. La confiance avait expiré. Plus il ne se donnerait. Plus il ne retrouverait dans des caresses qu'il sentirait banales, vulgaires puisque ressassées, la fougue et les emportements du premier élan. Lamentable naufragé, il ne tentait aucun effort, ne mimait aucun geste pour se raccrocher à l'épave pourrissante, laquelle un instant le maintiendrait à flot. Aimant et souffrant, il préférait couler tout de suite. Il trouvait à l'abîme

l'attrait amer, désenchanté des gouffres éternels et inévitables. Les vaincus doivent éprouver en d'identiques circonstances, une joie mauvaise avant de se soumettre à leur triste sort. De n'avoir plus à lutter contre lui-même, consolait un peu Alan. « Désormais, pensait-il, je subirai la vie, agrippé aux loques piètres de mon rêve... et quelque jour, ma blessure pansée, cicatrisée par le temps, ne me sera plus qu'un souvenir très doux. »

Le père Martin l'avait tiré de sa torpeur.

— Comment se fait-il que mon père vous ait emprunté tant d'argent ? s'effara Alan, que le chiffre sidérait.

— Comment ? Est-ce que je sais ? répondit l'autre avec une moue méprisante... Demandez voir par là. Ce n'était guère un saint, ton père !

Pâle, Alan se redressa.

— Je suis bien bon, Monsieur Martin (il pesa sur ces mots), je suis bien bon, lui cria-t-il au nez, d'écouter vos sornettes et d'accepter vos injures sans caresser votre odieux museau de quelques gifles bien senties...

Ah ! vous pouvez juger mon père, vous, bandit de grands chemins. Vous feriez mieux de surveiller la vertu de votre fille, vieux sacripant. Tenez, faites-lui donc mes compliments.

Il tenait le gros courtier par les épaules et le secouait comme un prunier. Martin, livide, tremblait la peur. Avec ces Kerven, on ne savait jamais !

— Ne te mets pas en colère, mon gars, glissa-t-il, enfin libéré des poignes cruelles, ce qui est fait est fait. Ton père était ce qu'il était et je n'aurais garde de lui jeter la pierre. Nous avons tous nos défauts... Quant à Guite, ...vous êtes brouillés, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Les jeunes se fâchent vite et s'arrangent vite aussi. Ton défunt père m'a emprunté de l'argent. Il n'y a rien à dire. Aujourd'hui, je te demande de me restituer ce qui m'appartient. N'est-ce pas logique ?

Calmé, Alan opina de la tête. Encore méfiant, craignant pour sa hure, le père Martin tira d'une poche intérieure un portefeuille décoloré.

— Voici de quoi te convaincre, mon garçon !

L'ex-étudiant prit le billet tendu. C'était une reconnaissance de dettes.

— Oui, c'est bien dix mille francs, défailla-t-il. Vous serez payé. Quel délai me donnez-vous ?

Le créancier réfléchit longuement, savourant sa vengeance.

— Deux mois, dit-il, le temps de liquider tes récoltes, à moins que d'ici là...

Mais il ne termina pas sa phrase qu'Alan avait achevée dans sa pensée. Majestueux, débonnaire, le père Martin s'en alla, lentement, en digne propriétaire.

— Il sera payé ! se jura Alan, puis amèrement, il ajouta :

— Rends l'argent où épouse la fille !

Les jours suivants, désespérément ternes, il se remit au travail, rageusement, s'abrutissant en de rudes besognes. C'était autant d'accalmie. La tension continue d'esprit qu'exigeaient les travaux, ne favorisait pas

la méditation. Ce repos mental lui redonnait des forces. Il en avait besoin pour l'avenir. Un mal était en lui qui prenait racine. Il fallait l'exterminer avant qu'il ne se développât.

La nuit, Alan avait de terribles cauchemars, de brusques réveils dans la moiteur glaçée des draps. Dans sa vaste chambre aux murs nus, sur la blancheur indécise desquels la lune fantasque se jouait en ombres chinoises, la peur entrait, poignante et subtile, dans un frôlement léger que rien ne semblait motiver. Les cheveux hérissés, Alan se prenait d'une terreur lancinante qui grandissait jusqu'à l'affolement. Toutes sortes d'histoires étranges et terribles lui revenaient à la mémoire. Alors, il rallumait la lampe, honteux de sa peur insensée, tandis que dans l'Arré les chouettes s'ébattaient avec les sorcières chevauchant les rafales. Il s'habillait et, assis sur son lit, les jambes pendantes, il attendait le jour, le cœur déréglé, son mécanisme cérébral faussé par trop de fatigue morale. Le matin blafard lui apportait le

sommeil et le chant du coq se répercutait en lui comme un augure claironnant de soulagement et de calme. Souvent, de toute son âme, il appelait l'oncle Job à son secours ; comme un enfant éploré, il réclamait la tutelle manquante.

X

L'oncle Job revenait.

Il avait toujours le même imperméable gris, indéchiffrable par ses coutures usées, sa trame lamentable. Lui-même ne savait guère où il s'était affublé pour la première fois de son oripeau. L'oncle Job avait toujours le même *pen-baz ferré* à double lanière servant de fixemain, les mêmes bottes difformes et boueuses. Il montrait toujours son grand nez hardi, impudent et spirituel, riait du même rire large et franc. Pourtant, le troc'her moc'h avait changé. Il avait rapetissé. Sa stature paraissait diminuée, sa corpulence raccornie. L'œil était bilieux, le regard terne. Les épaules bossuaient le tissu décoloré de l'imperméable. Les jambes s'arquaient n'étaient plus solides.

Depuis quelque temps, le *baléer-bro* n'était plus solide. Il avait de petites toux sèches qui lui tiraillaient le cœur et lui mettaient à la bouche un goût étrange de sang.

L'oncle Job s'était, selon ses dires, rendu dans le Morbihan où effectivement il glana pas mal d'argent, juste salaire de son travail. Continuant son négoce, de ferme en ferme, s'attardant dans les auberges dont l'intimité lui était connue, il gagna les Côtes-du-Nord. Seulement, il faisait des économies, évitant les ripailles et les bombances. Cela étonnait beaucoup les paysans habitués à le voir vivre au jour le jour.

— Tiens, tiens, disait-on, Job qui se fait sérieux sur le tard ? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire... Aurait-il fait vœu de tempérance à Notre-Dame du Folgoat ? ou bien veut-il acheter de quoi l'enterrer, le vieux renard...

L'oncle Job riait avec son auditoire, mais il pensait qu'à Kerbruc, l'argent serait de bon accueil.

— Cela veut dire, soliloquait-il, que là-bas, dans l'Arré, il y a une carène qui demande à être renflouée. Après cela on verra à regréer la mâture.

Une autre chose donnait de l'inquiétude

aux amis de l'oncle Job. Il ne discourait plus sur les curés, se contentant de hocher la tête lorsqu'on les dénigrait en sa présence, avec l'air de dire : « Allez toujours mon bonhomme, je vous attends sur la dernière marche... »

Le troc'her moc'h était tracassé par un sombre pressentiment.

— Un cafard m'est entré dans la boîte aux idées, racontait-il. Et il mange, il mange, c'est incroyable ! Il est temps que je retourne à Kerbruc. Ce disant, il souriait tristement. Sa préoccupation devint telle que, discrètement, il s'en ouvrit à un vieux prêtre qu'il connaissait de longue date et qu'il estimait seul apte à le conseiller favorablement et à l'instruire dans la vérité. L'oncle Job se mit en règle avec sa conscience, communia sincèrement, revenu à la foi par un retour explicable de la changeante nature. A ceux qui, sans méchanceté, feignaient de se moquer de lui, il répondait : « On ne sait jamais ce qui peut arriver. Voilà ! Maintenant, je suis paré pour le grand voyage. » La

Camarde pouvait venir ! Le troc'her moc'h entrait de plein pied dans le séjour divin...

De Guingamp, à Pleyber-Christ, l'oncle Job avait pris le train, puis il rallia Plounéour-Ménez par un auto-car, qui faisait le service entre ces deux localités. Le pied ferme et l'œil ravi, il avait foulé le rude sol arréen, tout joyeux de humer dans le vent, l'odeur de la bouillie qui brûle. A l'enseigne de la Boule d'Or, hostellerie de prédilection des rouliers, des marchands et des pillawers, le revenant s'attabla pour se donner, par l'absorption de quelques petits verres, du cœur au ventre, car là-haut, le Roc-Trévezel grimpait ferme. Joviale, une matrone atteinte de phtose abdominale, à moins que ce ne fut du ballonnement des femmes enceintes, accourut :

— Bonjour à vous, tonton Job.

— Bonjour à toi, Mac'harit. Quoi de nouveau dans la montagne ?

Mac'harit se trémoussa :

— Rien que je sache, depuis les fian-

çailles de votre neveu avec l'héritière des Martin.

— Les quoi ? s'étrangla l'oncle Job, livide. Le verre encore plein s'abattit lourdement sur le bois peint et le pied en vola loin, parmi les bocks et les bouteilles. Il répéta, oppressé, les mains crispées, debout, sa pauvre carcasse tremblante, tout son être saisi de désarroi :

— Alan est fiancé, à qui ?

Sa voix s'épouvantait du blasphème omis, du nom exécré. L'hôtelière eut pitié de lui, ne comprenant pas son émotion et la grande souffrance qui accusait les sillons du visage ravagé. Charitable, elle se reprit :

— Oui, j'avais vaguement entendu parler de fiançailles possibles, entre Alan Kerven et la Marguerite Martin. Au fait, je n'en sais guère davantage...

Les oreilles bourdonnantes, l'oncle Job paya son écot et, désemparé, prit le chemin de Quimper. A plusieurs reprises, il faillit se faire écraser par des autos, car il allait insensible aux avertissements des trompes. Il traî-

nait ses lourdes bottes, laborieusement : il y avait du chagrin collant aux semelles !

— Ah ! malheur de malheur, gémit-il. Pourquoi suis-je parti ? Où donc avais-je les yeux, car cela devait se tramer avant mon départ. C'est du joli. Le dernier de nous autres, des Kerven, épousant la fille de cette crapule...

Pris d'un doute affreux, il murmura :

— Pourvu que je n'arrive pas trop tard, grand Dieu ! Pourvu qu'ils ne soient pas mariés !

Il hâta le pas, reprenant peu à peu son aplomb. A mesure que sa verve renaissait, de la colère lui venait contre ce faible neveu qui s'était laissé prendre au piège de l'amour et berner par la séquelle des damnés Martin.

— Attends un peu, imbécile, jeta-t-il à l'adresse intentionnelle d'Alan, tu vas voir ton oncle Job à l'œuvre. Tripes du diable ! Je vais les arranger moi, les intrigants du courtier voleur. Ah ! vieux rapace, scélérat, gibier de potence, tu n'auras plus le beau

damoiseau devant toi. Ce freluquet s'est laissé engluer. L'oncle Job a la peau trop dure pour donner de prise... A-t-on jamais idée, un Kerven, une Martin ! Sac de Satan ! Ah ! maudit neveu, voilà le fruit de cette sale instruction. Toujours ses manies de chercher midi à quatorze heures. « La haine des familles, préjugés stupides, etc. » Nous allons voir si c'est si stupide que ça... Del, ma vieille, nous avons aussi des comptes à régler, nous deux. Je t'avais bien dit de me prévenir par l'intermédiaire de ce fripon de Le Dû, s'il arrivait du cassé à Kerbruc. Il m'aurait bien trouvé, lui ! Il connait tout, ce diable d'homme... Lan, lan, que dirait feu ton père, s'il apprenait ta bévue ? et ta mère donc ? et toute la lignée des Kerven ? Heureusement que le tonton arrivera au bon moment pour tirer les oreilles au neveu fourvoyé, ensorcelé, pour sûr.

Allègrement, l'oncle Job descendait par les landes, écrasant les bruyères d'une semelle conquérante. Soudain, un oiseau bizarre passa auprès de lui, en poussant une sorte de

grincement lent et continu. Le troc'her moc'h se sentit mal à l'aise.

— Un intersigne peut-être, murmura-t-il, car c'est l'oiseau de mort...

Quelques minutes après il franchissait, solennel, en justicier sentencieux et sévère, le seuil affable de Kerbruc. On finissait le repas du soir. Le soleil couchant dorait les vitres, profusant des teintes de corail aux murs voisins. Le travail, ce jour-là, avait fini plus tôt que de coutume, parce qu'il y avait des réparations urgentes à faire aux crèches, après souper. Les gens, las d'une longue journée de besogne, se taisaient, la panse pleine.

— Salut à tous ! fit gravement l'oncle Job et tous reprirent en chœur, gravement: salut! Alan allait se lever, un peu de sang aux joues, lorsqu'un signe bref du troc'her moc'h le cloua sur place. D'habitude, l'oncle Job endoctrinait son neveu à part, pour les questions d'importance, seulement, il revenait en justicier et justice se doit faire devant tout le monde, publiquement, pour la force et l'intégrité de l'exemple.

— Ah ! tu as fait du propre, beau neveu, débuta-t-il, mais la suite s'arrêta comme par enchantement. Le vagabond venait de s'apercevoir du changement survenu en son neveu. Hâve, les yeux brillants, le teint terreux, Alan paraissait être la pâle effigie de la douleur.

Une émotion indicible lui serrant la gorge, l'oncle Job s'informa :

— Tu n'es pas malade au moins, Lan ?

Alan répondit doucement :

— Guère, mon oncle, guère. Puis il ajouta avec un sourire à faire pleurer :

— D'ailleurs, vous arrivez trop tard pour la semonce. Je ne suis plus fiancé. Le rejeton des Kerven ne pouvait épouser la fille des Martin. C'était vrai.

L'oncle Job fit : « Oh ! » en ouvrant la bouche toute grande, tendit les bras et s'abattit, tué par une trop vive joie. Son organisme usé n'avait pu résister à ce dernier choc et le cœur s'était brisé dans l'intensité de son affolement. Le grand corps fit en tombant un bruit mat. Plouf ! il semblait qu'une enveloppe vide de son occupant venait de choir

et qu'une matière impalpable venait de s'échapper.

Del prétendait que tous les Kerven trépassaient de mort violente !

XI

Souvent, dans la nuit calme, quand les lutins et les korrigans dansent dans la lande leur interminable gavotte, une voix s'élevait, forte et pure :

An hini a garan,
Zo koant evel ande.

Ironiques, les notes claires vibraient dans l'air limpide :

Celle que j'aime,
Est belle comme le jour.

Alan rentrait à Kerbruc, atrocement saoûl. Sur le banc d'osier, Del priait ardemment, invoquait la clémence divine en faveur de son jeune maître qui, ensorcelé, possédé du malin esprit, courait vers sa perte. Quelquefois, apprenant les frasques d'Alan, elle tremblait de tous ses membres, s'imaginant après la bataille, un corps baignant dans le sang et lui, le dernier Kerven, menottes aux mains entre deux gendarmes.

— Ma Doué, comme tu rentres tard, gémit-elle. C'est-il des choses chrétiennes que de te conduire ainsi, si peu après la mort de ton oncle Job !

Alan, un instant, s'attablait sans rien dire. Ce soir, il semblait plus calme et dans la pâleur du visage les yeux étaient moins luisants. Le regard plus doux n'avait plus son expression méchante des mauvais jours.

Il eut pitié de sa vieille servante, ratatinée dans sa douleur et dans sa servitude, comme d'une pauvre chose qui s'attachait à lui d'une affection bourrue et dévouée. D'ailleurs, il se sentait changé, infiniment changé. Il avait eu le courage de s'interroger, dans l'extra-lucidité que donne d'abord l'alcool. Plus il n'aimait. Comme un feu sans combustible, son amour s'était éteint ; une bourrasque avait détruit le brasier. Il avait bien tenté, en soufflant sur les cendres, de ranimer la flamme morte, mais aucune étincelle n'avait jailli des poussières éparpillées mélancoliquement sur l'âtre refroidi de son cœur. Tout au plus, sa blessure d'amour-propre le

faisait-elle quelquefois se souvenir, lui rappelant son infortune, mais ce soir, il vit que pour toujours, elle s'enkystait, laissant seulement les tissus voisins un peu sensibles, douloureux par endroits.

— C'est fini, ma bonne Del. Tu vas voir, je vais redevenir sage. Dieu a écouté ta prière. Il a fait un miracle. Il a détruit en mon cœur la folie et le désarroi qu'y avait semés Marguerite... Dieu a fait un miracle. »

Sa voix grave et désolée faisait frissonner son dos voûté et la vieille bretonne, joignant ses mains dures, se répétait tout bas comme une chose exquise et rare dont elle se grisait :

— Dieu a fait un miracle... Dieu a fait un miracle. »

Dans les premiers temps de sa mésaventure amoureuse, Alan avait pris, espérant tromper son chagrin des habitudes d'intempérance. Dans la chaleur toxique de l'alcool, il pensa trouver la consolation et l'oubli. Il n'avait pourtant aucune propension naturelle à l'ivrognerie ; ce n'est qu'accidentellement qu'il s'était adonné à la boisson dont les

effets rapides allumaient son regard d'un éclat métallique.

Durant plusieurs mois, Alan fut la vedette de l'Arré. Ce n'était guère à son honneur. Il devenait le coq du village, celui qu'on fuirait volontiers mais à qui on serre la main en affectant la plus grande cordialité et dont on évite le regard insistant et fixe. Il participa à toutes les bagarres qui surviennent sur le tard dans les assemblées. Son deuil l'empêchait de danser, mais il fréquentait les salles de bals où l'on tourne au son cacophonique d'un piano mécanique détraqué ou d'un accordéon pleurnichard et vaguement sentimental. Il s'était battu pour des filles. Inconsciemment il faisait de louches et sordides connaissances, dans l'ignoble saoûlerie des jours de fêtes, dans la lourdeur empuantie des salles de cabarets borgnes, parmi les chaises renversées et les tables souillées. Souvent, il rentrait à Kerbruc, les yeux bistrés, les paupières meurtries, les lèvres saignantes. Le corps endolori, il s'affalait dans un sommeil de plomb. Au réveil pénible, il

avait des hoquets de dégoût, se flétrissant, criant sa honte et son désespoir, mais il était pris dans l'engrenage. Pour l'en tirer, il fallait un salutaire effort, peu de chose, peut-être...

Alan faisait sa besogne quotidienne, automatiquement. De ce côté, il était désormais tranquille, mais il labourait sans goût, en indifférent. A quoi bon travailler ? se disait-il amèrement et au long de ses jours, il remâchait avec une joie mauvaise son désenchantement.

A la Feuillée, les choses avaient failli se gâter pour le jeune homme qui, disait-on, « tournait mal ». Il s'était pris de querelle avec un marin colossal de ses amis, sans raison, parce qu'il le voyait danser avec Marguerite. D'un revers de main sur la gorge, Alan avait manqué de tuer le marin. Revenu de son égarement, sans force ni courage, il avait demandé pardon en pleurant à son adversaire. Alors il semblait au jeune homme que toute sa haine envolée il redevenait lui-même...

Attablés pour la réconciliation, le marin avait demandé :

— Tu l'aimes donc bien ?

Alan hocha de la tête :

— Non !

L'autre s'effara.

— Alors, pourquoi m'as-tu cherché chicane ?

— Je ne sais pas... je l'ai bien aimée...

— Ah !

Un moment ils restèrent rêveurs. En se quittant ils s'étaient fortement serrés la main.

— Garces de femmes, avait conclu le marin... Au fait, tant mieux pour toi si tu ne l'aimes plus, » et il ajouta crûment :

— Les champs sans barrière sont ouverts à tous ! »

En voyant Alan cuver son chagrin dans l'ivresse, Marguerite avait cru qu'il reviendrait à elle. Elle avait prié son père de prolonger le délai demandé pour le paiement de la dette. Mais, après la bataille de la Feuillée, elle se rendit compte qu'elle s'était trompée dans ses prévisions. Il ne revien-

drait pas, désormais elle en était sûre. Elle en eût dépit. Un sentiment mystérieux l'avait un instant agitée. Elle s'était sentie souffrir avec délice, stupéfaite et ravie de l'étrangère qu'elle découvrait en elle.

La Saint-Michel passée depuis beau temps, le père Martin avait rappelé sa créance au propriétaire de Kerbruc. L'ex-étudiant, la mort dans l'âme, avait dû se résigner à faire appel à la bourse de Maître Le Dû qui s'en réjouit comme d'une victoire personnelle. « Allez à Commana, le notaire vous paiera ! » Le courtier ne tarda pas à se présenter à l'étude du tabellion, exhibant sa reconnaissance de dettes. Le petit notaire la prit. Il trouvait du suspect à cette somme de dix mille francs qu'il pensait exagérée. Puis, il s'étonnait que son ami défunt eût emprunté de son vivant, à son ennemi héréditaire. Il flaira le papier, le retourna, le palpa. D'un geste instinctif de limier de paperasses, il l'offrit à la lumière qui tombait de la croisée. Nettement, il vit écrit :

La somme de deux mille francs.

Le grattage grossier et superficiel n'avait pas détruit la mention primitive. La surcharge apparaissait, indiscutable, dans la clarté jaune du papier tamisant les rayons du soleil.

— Monsieur Martin, prononça le notaire, vous êtes sans doute un marchand rusé, un adroit voleur, mais vous n'êtes qu'un très mauvais faussaire...

Il tapa fortement sur le bois de son bureau.

— Messieurs !

D'une pièce voisine, trois jeunes gens surgirent.

— Messieurs, veuillez me jeter cet individu-là, à la porte ! »

Alan apprit l'histoire avec plaisir.

— Tu ne lui donneras rien, rien, entends-tu ? se fâcha Maître Le Dû mais Alan se promit de régler en cachette les deux mille francs, montant exact de l'emprunt paternel.

Pour la première fois depuis le flagrant délit, il avait rencontré Marguerite seule. Ils s'étaient parlé, presque amicalement, elle, troublée, lui, calme et doux :

— Je ne t'en veux pas, Marguerite, avait-il dit. Je n'ai pas à te juger, et je te prie de me pardonner de t'avoir, dans ma colère, lancé la pierre. Victime de tes sens ou victime de ton milieu, je n'en veux rien savoir. Tu m'as fait beaucoup de mal, je te le pardonne. Les destinées sont minutieusement tracées d'avance, élaborées avec soin. Nos chemins se sont rencontrés, puis ont divergé. Il ne nous reste plus qu'à les suivre... »

Elle avait voulu protester, disant qu'elle avait été surprise et que... D'un geste, il l'arrêta, souriant :

— Non ! non !... A quoi bon mentir ?

Là-dessus, comme ils se taisaient, péniblement impressionnés par leurs souvenirs, il lui prit la main en camarade.

— Adieu, Marguerite, nous n'avons plus rien à nous dire. »

Dans sa voix tremblait du regret, mélancoliquement.

— Adieu, fit-elle, étranglant un sanglot.

Des larmes perlaient entre ses longs cils.

— Adieu Alan... »

Dans sa conscience qui s'éveillait, la belle pen-herez se maudit de n'avoir pas d'âme. Elle venait pourtant de la sentir sourdre.

XII

Alan assis dans le fameux fauteuil à bascule, ressassait ses souvenirs, ses débuts ardus dans la vie rurale, son amour pantelant, sa turpitude momentanée, puis le calme après la tempête. Peu à peu, il s'exaltait.

— Dangereux sophisme que de vouloir vivre sa vie. Pour lui avoir sacrifié, j'ai failli périr. Pourtant je n'avais guère placé mon idéal trop haut. Qu'eût été la chute si je l'eusse élevée au niveau des nuages ? Vous aviez raison, mon cher ami, *in medio stat virtus*. Qui vole, risque ses ailes, qui rampe use ses genoux et se casse les bras. J'ai rampé, les reins m'en cuisent encore. Enfin, me voilà debout. C'est l'essentiel et je suis devenu, malgré vos prédictions, un paysan et un maître...

Et, avec un pâle sourire il ajouta :

— Vous n'êtes pas à la veille de m'avoir comme scribouillard, vieux païen !...Désor-

mais, quant au sol, je n'aurais plus de craintes, plus d'errements... La meilleure volonté se heurtant aux difficultés de l'existence doit-elle s'émousser ? se briser ? Non, n'est-ce pas, puisque me voilà debout... Ah ! comme la chute est rapide et comme grande est la faiblesse des forces éparses et infimes, se tassant devant la froide réalité ! Quelle platitude dans la vie humaine, quelle petitesse, quelle écœurante soumission ! et dire que là, peut-être, est le secret du bonheur ! se baisser sous la rafale, puis, la bourrasque envolée, se redresser et marcher devant soi, sans trébucher. Heu ! heu !... Renoncement complet à nous-même, à notre individualité, abolition complète de notre personnalité devant l'implacable volonté d'un Etre supérieur, appelez-le du nom que vous voudrez.

...Doctrine d'affranchi... ne tombons pas dans la démagogie idiote ! Reprenons la chaîne, cher Maître... »

Maître Le Dû s'inquiétait.

— Erreurs et vérités, mon petit Lan, fit-il. Il ne te manquait rien pour vivre. Tu

aurais pu, en vendant tes biens, continuer tes études, devenir avocat, avoué, notaire, littérateur, que sais-je ? A la vie réglée au chronomètre, sans heurt et sans bruit, tu as préféré une autre existence pleine pour toi de mystères et de menaces. De pied ferme, en engagé volontaire, tu as subi le feu de l'utile expérience. Désormais, comme tu as souffert, tu aimeras le souffrant. La douleur grandit l'homme, le purifie, le divinise. Tu as vécu, dans le sens profond du mot. Tu n'as pas voulu accepter la tranquillité bureaucratique d'une vie dérisoire ; refus dangereux dans les conditions où tu t'engageais dans la lutte. Tu étais un indécis, un irrésolu et il a suffi que tu persévères un peu et te voilà ce que tu voulais devenir un laboureur, un maître. Tes déceptions sentimentales, tes avanies ont fait de toi ce que tu n'étais pas, un homme ! Maintenant, j'ai confiance en toi... Vois-tu, ici-bas, il ne faut pas être trop curieux ! A quoi bon s'attarder à résoudre des problèmes impossibles à solutionner ? Savoir patienter, attendre. Là est, non pas

le secret du bonheur, fiction idéalisée où nous mettons toute notre soif du meilleur et où se place la vague aspiration du bon, du bien, du beau, mais la clef des existences quiètes. Le passé aux pieds, le présent aux épaules, et l'œil droit sur l'avenir, en avant... ou, sans cela, catastrophe ! »

L'entretien tournait au prêche et le cours de morale en sermon. Alan reprit :

— Laissons cela. Malgré votre défense formelle, j'avais envoyé à Martin, les deux mille francs. Jugez de ma surprise. Le facteur me les retourna accompagnés d'une lettre de Marguerite où elle disait en substance qu'elle avait interrogé son père et qu'il avait fini par avouer la vérité : le vieux Kerven ne lui avait point emprunté d'argent. D'ailleurs, voici la lettre :

Il lut.

« — Comment,, par quel stratagème, a-t-il pu forcer la main à votre père ? Je n'en sais rien. Je n'ai pas osé le lui demander. J'en sais déjà assez comme cela. Etre la fille d'un tel père, c'est charmant ! Alan, mon

Lan, aujourd'hui qu'il n'y aura jamais plus rien entre nous, je puis bien t'avouer une chose qui te semblera impossible. Je me découvre chaque jour toute autre que le jour précédent et cela... depuis... cette scène affreuse que tu sais ! et je maudis mon corps qui aime trop le plaisir. Moi aussi, maintenant, je sais pleurer, maintenant que je ne sais plus rire... Lan, je t'ai fait beaucoup de mal. Je sais que tu m'as pardonnée et, plus tard, tu n'auras pas de mots pénibles, quand mon souvenir te reviendra. Adieu. J'aurais pu devenir ta femme. A y penser le cœur me fend, mais l'héritier des Kerven ne pouvait épouser la pen-herez des Martin. Tant pis ! Adieu Alan... »

Le notaire se congestionnait, l'œil humide.

— Tu as fait une résurrection Alan !

— Pas moi, dit-il, l'amour. Puis, après un moment de silence, il reprit :

— Mon pauvre ami, mon cher ami, vous m'aviez dit « Quand ton expérience sera finie. reviens... ». Me voilà ! me voilà vainqueur physiquement. Seulement, et sa voix

se brisa... Seulement, j'ai laissé dans mon expérience, mes derniers espoirs, mes dernières illusions, mes dernières raisons de vivre.

Un grand sanglot lui monta à la gorge.

— Désormais, sur la terre, je serais un indifférent, un étranger. Cet amour m'a vidé le cœur pour toujours. L'expérience est finie. Mais elle fut trop dure. Me voilà à jamais désenchanté. Alors, cher ami, adieu... adieu ! »

Avant que le notaire eût le temps de s'élancer, Alan sortit vivement un revolver de sa poche et tira.

— Nom de Dieu !... hurla Maître Le Dû et il se jeta pleurant sur le corps affaissé d'où l'âme avait fui.

L'Ame en peine

(NOUVELLE)

Jean-Louis avait empoigné la grosse Marie-Jeanne, et tandis que l'accordéon s'endiablait, il la fit tourner bruyamment.

D'où venez-vous Perrine ?
— Deuz ar velin, deuz ar c'hoat ?
D'où venez vous Perrine,
Gant ho boutou koat ?

— Bravo ! cria-t-on dans l'assistance.

— Bravo! hurla l'accordéoniste dominant la clameur de son instrument. Mi-fâchée, mi-rieuse, Marie-Jeanne se laissa prendre à l'entrain comique de son cavalier. En cadence, elle fit claquer ses sabots. Des

buveurs qui s'étiraient avec ennui, surgirent du débit.

D'où venez-vous Perrine,
Deuz ar velin, deuz ar c'hoat ?

Le refrain mugit, braillé par les spectateurs enthousiasmés. On applaudissait à tout rompre. Pour une rigolade, c'était une rigolade et une bonne, disait-on. Sans se griser de leur succès, Marie-Jeanne et Jean-Louis dansaient, la tête un peu folle, les idées en déroute, dans les veines comme un vertige qu'accentuait la chaleur de leurs corps. Ils voyaient dans une sarabande un peu confuse, de multiples lumières, les cuivres et les clous des énormes armoires qui constellaient un ciel noir, le ciel enfumé du plafond. Puis les étoiles clignotèrent férocement, s'éteignirent dans un trou rond, rond, dans lequel ils se sentaient tourner... Alors haletants, ils s'arrêtèrent.

Dans un dernier accord, l'accordéon clama:

D'où venez-vous Perrine...

— Bravo ! répétèrent les spectateurs. Jean-

Louis et Marie-Jeanne reprirent haleine en souriant.

— Vous avez gagné les mouchoirs, leur cria d'une voix de fausset l'hôtesse, grise et ratatinée comme une pomme d'hiver.

— Je suis fatiguée, conclut Marie-Jeanne.

— J'ai soif, soupira Jean-Louis.

Alors, la main dans la main, tous deux gravirent l'escalier pour aller ensemble, déguster l'amicale tournée de « doux ». Autour des longues tables de banquet, des couples buvaient, s'embrassaient, sans s'occuper de leurs voisins. Chacun s'isolait avec sa dulce et tous se faisaient, par des épanchements particuliers, de réciproques paravents. Dans cette salle d'auberge, on pouvait traiter ses affaires comme on l'entendait et nul ne pensait à se formaliser. Il y avait des amoureux sages, aux doigts entrelacés, qui se regardaient bêtement et bellement. D'autres, impassibles ou gauches, s'amusaient avec leurs verres mi-pleins où se mirait la clarté jaune des lampes. Des filles appétissantes

s'abandonnaient dans de solides bras, un peu énervées par ce soir de « jabadao ».

En bas, dans la salle de danse, la musique avait repris. Jean-Louis serra doucement sa cavalière.

— Que prends-tu ?

Il était un peu las, comme elle. Alors ils se turent. Tout près l'un de l'autre, leurs cœurs reposés, s'écoutaient battre.

Soudain, Jean-Louis tressaillit. Brutalement, il repoussa la jeune fille. Ses yeux devinrent hagards. Il blémit. Marie-Jeanne s'inquiéta :

— Qu'as-tu ?

Mais lui, tordu dans quelque douleur, ne répondit pas. Une sueur froide lui mouillait les tempes et ses dents happèrent ses lèvres rases. Marie-Jeanne allait appeler, demander du secours. D'une pression de sa main moite, il la fit se taire. Cette crise ne dura pas longtemps et bientôt le jeune homme reprit sa mine habituelle. Il respira fortement, comme quelqu'un qui vient de sortir d'un pas dangereux.

— Ah ! Mon Dieu.

Elle se taisait, n'osant plus interroger, ayant confusément l'intuition qu'elle côtoyait quelque drame poignant. Jean-Louis l'épiait et son regard devint dur.

— Non, je ne suis pas malade, Marie-Jeanne... Tu as peur, je vois et je comprends. Ecoute ce que je vais te dire et jure-moi de ne jamais en raconter un mot. Surtout, ne crois pas que je suis fou. Je jouis de toutes mes facultés. Seulement, j'ai en moi un mal mystérieux, un mal mystérieux et terrible, contre lequel les médecins ne peuvent rien puisqu'ils le nient, contre lequel moi-même je suis impuissant, puisque je souffre sans connaître les origines de mes affres. Si comme jadis, il y avait encore des sorcières, je croirais à un envoûtement, mais il n'y a plus de « jeteux » de sorts. Ma carcasse n'abrite pas de diable et cependant, il y a quelque chose...

Sourdement, il répéta :

— Oui, il y a quelque chose... Je suis pourtant costaud et j'ai le cœur bien en place.

Ce n'est point mon organisme qui est coupable. D'autre part, je me crois bien équilibré. Il n'y a point dans ma famille de fous, ni d'alcooliques, ni de dégénérés. Je raisonne aussi bien que le commun des mortels et j'ai toute ma lucidité. Et pourtant !... Ça m'a pris il y a un an. Au Maroc, j'ai été dans des aventures périlleuses mais jamais je n'ai eu cette peur affreuse que j'ai sentie tout à l'heure... Ce que je sens ? Je ne sais pas trop. Une véritable torture qui prend dans son étreinte, la tête, le cœur et le corps. Quelque chose qui exacerbe les nerfs, les tend à faire crier, qui décuple vos forces tout en vous paralysant. Il y a en même temps comme une multiplication, comme une intensification de votre vie intérieure. Quelque chose qui arrête votre cœur et fait hurler votre cervelle. Je ne trouve pas les mots, Marie-Jeanne... C'est terrible ! On dirait qu'une force invisible se plaise dans un jeu diabolique à décupler les vibrations de votre être et à le comprimer brutalement. C'est la folie et le désarroi de mon organisme. Et après quelques minutes,

je me retrouve, transpirant et penaud. Comme si rien ne s'était passé...

Jean-Louis se passa la main sur le front. Il souffrait visiblement, non plus du mal, mais de cette affolante énigme qui l'habitait. Jean-Louis était sincère. La vérité parlait dans sa voix, dans son accent. Compatissante, émue, Marie-Jeanne prit la main de son ami qu'elle serra tendrement :

— Oui, il y a quelque chose... Ce mal ? Ça te prend souvent ?

— Non, gronda-t-il, heureusement. Sans cela...

— Sans cela ?

Il fit un geste vague où il y avait des menaces pour lui-même.

— Pauvre gars !

A l'heure où de grandes voix inconnues s'élèvent en sourdine dans les marais livides, dans la nuit glacée où les étoiles de Noël célébraient la liesse de l'heureux temps, Jean-Louis reconduisait galamment Marie-Jeanne au logis paternel. Le sol durci, résonnait

sous leurs pas et parfois leurs sabots arrachaient des étincelles aux ornières figées. La bise, au long des fossés, fouillait les amas de feuilles mortes.

Ils allaient, étroitement serrés, tristes, infiniment tristes, avec un goût de sanglots dans la gorge. Marie-Jeanne soupira :

— Et si tu en parlais au Tad-Koz ?

— Tu crois ? fit-il, déjà indécis, et, amer, il railla :

— Moi, un esprit fort, être réduit à quémander les pratiques superstitieuses. Oui, je sais bien que ton aïeul est de bon conseil, mais il va sûrement me prêcher des fadaises. Enfin, je puis toujours lui dire.

Cette idée que le Tad-Koz, celui-là dont les quatre-vingt ans avaient vu tant de choses, pouvait peut-être le délivrer du mal, entra dans son esprit, et s'y ancra sous forme d'un espoir irraisonné qui, en dépit de tout bon sens, s'obstine à croire à l'irréalisable.

— Tu as raison, dit-il, les vielles gens sont souvent maîtres des secrets de la Sagesse. *Ar furnez zo er c'hozni !*

Soulagé, inconsciemment il hâtait le pas et son bras robuste, entraînait avec lui Marie-Jeanne, qui réfléchissait en silence.

En prévision d'un galant possible, la maison de Marie-Jeanne attendait, accueillante. Un feu rougissait l'âtre. Des œufs attendaient dans un bol le moment d'être battus. Les couverts étaient mis. On ronflait dans les lits-clos.

Le Tad-Koz passa la tête hors du lit.

— Ce qui t'arrive, mon fils, n'est pas ordinaire. Autrefois, j'ai bien vu... Mais autrefois est loin. Tout ça c'était des « termagies », des « inventeries » de curés pour terroriser les petites gens. Il n'y a plus de « sorserien », ni de fils de la nuit : mais, comme tu dis, il y a quelque chose. Dieu te met à l'épreuve. C'est clair et ni les médecins, ni les guérisseurs n'y peuvent rien. Il y a comme ça des tas de maladies qu'on ne comprendra jamais et pour lesquelles il n'est point de « louzou ». Pour moi, je ne vois qu'un remède efficace. C'est d'aller faire vœu à saint Herbot. Jadis, *an Aotrou sant Herbot*, me tira d'un mau-

vais pas. Peut-être, mon fils, celui-là a-t-il gardé toujours son pouvoir. Si tu m'en crois, tu iras là-bas, à pied et à jeun et tu y feras brûler trois cierges. L'un pour le passé, l'autre pour le présent, le troisième pour l'avenir. Fais ta prière et ton offrande. Fais vœu de refaire, chaque année, le pèlerinage au sanctuaire. Surveille bien les flammes de tes cierges et tu seras fixé. Claires et vives pour l'avenir, bon signe. Remets-toi au jugement de Dieu, sans te révolter et prie à genoux le grand saint Herbot qui détruira ton mal.

Ainsi parla l'aïeul. Après quoi, il se remit à ronfler.

Jean-Louis repoussa l'omelette qu'avait préparée Marie-Jeanne et but, d'un trait, son verre de vin. En silence, il réfléchit.

— Après tout, murmura-t-il, le vieux a peut-être raison. Je ne risque que de faire inutilement et l'estomac vide, une belle trotte. Seulement, si l'on apprenait ça dans le pays, je suis tourné en ridicule, moi qui passe pour un homme raisonnable, presqu'un

esprit fort. Monsieur saint Herbot me ferait là, une bonne niche.

Il se prit à sourire. A côté de lui, Marie-Jeanne rêvait. Elle était jolie, bien jolie, Marie-Jeanne, avec son visage régulier, encadré de cheveux blonds. Doucement, Jean-Louis l'attira à lui. Un désir naissait en lui, mais il se borna à chercher des lèvres qui ne se dérobèrent point.

— Dis, Marie-Jeanne, si le saint faisait ce miracle de me guérir, m'épouserais-tu ?

Surprise, elle tressaillit. Jean-Louis était un bon parti. Elle n'aurait jamais osé rêvé pareil mariage, et puis, en cachette, elle l'aimait aussi un peu, ce grand gaillard frondeur. Et, ce n'était pas ce mal auquel elle ne croyait qu'à moitié, quelque malaise passager sans doute, qui la ferait reculer.

Elle aimait Jean-Louis. Elle le dit sans ambages.

— *Ginaouek !* Voilà que tu racontes des bêtises. Quand tu voudras, je serai ta femme. D'abord, tu n'es pas malade. Tu as toujours été comme ça, les idées en l'air. Jamais con-

tent là où tu étais. Avant d'aller au service, tu voulais t'engager, disant que tu en avais assez du pays et des payses. C'était flatteur pour moi, à qui tu faisais quelque amitié ! Mauvais gars... Au régiment, tu pleurais ton beau pays et tu m'envoyais tes larmes régulièrement par le facteur, chaque semaine. Revenu dans ta jolie ferme, tu es repris par je ne sais quelle nostalgie et te voilà à Paris pour six mois ! et le gros malin nous revient, repentant et jurant qu'on ne l'y prendrait plus. Te revoilà plongé dans la sornette. Tu es une véritable âme en peine. Il ne te manque plus qu'une conjuration en règle, sur les bords de Lenn-ar-Youdik ! Bien sûr, il te manque quelque chose... *An aotrou sant Herbot* te le dira. Je serai ton épouse, tu entends ? En attendant, bas les pattes !

Jean-Louis se mit à rire. Puis, gravement, il déclara :

— Demain, au lever du jour, départ pour saint-Herbot.

La neige tombait dans l'aube livide et Jean-Louis, le ventre creux et le pen-baz en main, fidèle à sa promesse, gagnait à travers champs le sanctuaire de saint Herbot. Les flocons, larges comme des papillons, venaient muser contre son visage et l'aveuglaient parfois. La terre détrempée, collait obstinément à ses sabots et le faisait trébucher. Alors, perdant de vue le but de sa promenade ardue, volontairement acceptée, sans souci des saints et des saintes, il jurait comme un damné. En descendant des talus, à plusieurs reprises, il faillit se casser les jambes. Ses mains glacées s'ensanglantaient à des ronces invisibles qui le mordaient traîtreusement. Avec cela, son estomac affamé qui, bien que n'ayant pas d'oreille, disposait d'une voix persuasive, lui criait de temps à autre : « Imbécile, quand on va « pardonner », on se munit soigneusement la panse. Comment veux-tu que tes prières et tes vœux aient la force nécessaire pour convaincre ton saint, si ta voix ne peut s'élever sur un autre diapason que celui que te donnera un ventre creux ? Si encore

tu avais pris soin de remplir tes poches de croûtons. Ah ! Jean-foutre, comme il fait faim ! »

Les marais traversés sans trop d'encombres, Jean-Louis prit au raccourci par Brennilis et les bois du Rusquec. A Pont-Kotier, l'Elez glauque charriait des eaux ténébreuses et menaçantes. Jadis, chaque soir, sur ce pont périlleux, de sinistres lutins répétaient aux passants attardés, des farces abominables.

— Brrr ! murmura le pèlerin, l'endroit était choisi !

Le grand jour apportait sa clarté pâle, mais la neige tombait toujours de plus en plus. A trente pas, Jean-Louis ne voyait guère. Soudain, en sortant d'un taillis, il entendit un jappement. Il s'arrêta. Quelqu'un venait à sa rencontre et il s'irrita de l'entendre venir sans l'apercevoir. Une voix chantait, joyeuse et claire, un tantinet ironique :

Kalz amzer am euz kollet
O furchal er c'hoajou.

— Heu ! maugréa Jean-Louis.

— Wouaff !

Un chien s'élança contre lui, avec des intentions manifestement amicales en frétillant de la queue.

— Wouaff !

— Bonjour, camarade. Beau temps, hein?

Un chasseur débouchait à deux mètres, entre des noisetiers.

— Je vous crois, répondit poliment Jean-Louis.

— Et, reprit l'autre, il faut avoir rudement besoin de sortir pour se balader par un temps pareil, ou n'avoir rien à faire, comme moi. Savez-vous s'il y a des canards dans les marais ? Je vais faire un petit tour de ce côté.

— On ne peut rien voir, l'ami, mais si le temps change, vous ferez peut-être bonne chasse, Kénavo !

— Wouaff !

Le chien s'élança suivi de son maître et Jean-Louis pressa le pas. Midi sonnait lorsqu'il entra, épuisé, dans la solide église que jadis dans sa hâte, au retour d'une randonnée, le géant Gevrel décapita. « Ce Gevrel

était un farceur, murmura le pèlerin, c'est pourquoi il fut enterré en neuf plis ». Il faisait bon dans la nef, nue et sonore. Jean-Louis, les jambes rompues s'agenouilla contre la balustrade, sur la dalle humide et froide.

Sans perdre de temps, il tira de sa poitrine les trois cierges nécessaires à l'accomplissement du vœu et les alluma. Humblement, il commença à prier, mais la fatigue paralysait sa langue et obscurcissait sa mémoire. Peu à peu, il s'endormit, glissant dans un rêve bien doux...

Quand le dormeur se réveilla, il faisait presque noir. Les cierges depuis longtemps s'étaient consumés. En fumée, le passé, le présent et l'avenir ! En fumée les craintes du jeune homme. Envolée la terreur et le terrible mal, au diable ! Jean-Louis se leva ragaillardi. Il tendit solennellement la main, et, malgré son ventre creux qui réclamait, il fit à haute voix :

— Grand saint Herbot, merci ! Je m'étais mis martel en tête, mais je vois que la foi,

toujours, sauve. Béni soit ton nom. Quiconque s'écoute trop, n'entend point les autres. Tad koz, vous aviez raison, l'épreuve me sera profitable. Pour avoir détruit en moi un mal qui n'existait pas, merci. Chaque année, au jour du pardon, j'offrirai ici, trois cierges que je ne regarderai point brûler. Oublier le passé : pardonner. S'occuper du présent : vivre. Attendre l'avenir : espérer, trois cierges, trois symboles. Le passé : de l'auto-suggestion. Le présent : courir à ma pitance. L'avenir : Marie-Jeanne...

Un plat sur le rebord d'une pierre quémandait les offrandes. Jean-Louis y déposa un billet de cent francs. Puis, il se hâta vers l'auberge voisine pour se restaurer.

Marie-Jeanne accueillit avec un plaisir évident le pardonneur trempé et crotté et, comme dans toutes les histoires vraies, la noce se fit avec des ripailles et des bombances pantagruéliques.

Jean-Louis délivré de sa neurasthénie vit heureux auprès de sa compagne.

— Mais, s'enquit-il, un jour, tu ne m'as jamais demandé la réponse du saint ?

— Oh ! je la connais, fit-elle.

— Hein ! questionna-t-il abasourdi. Tu sais ce qu'il m'a dit ?

— Oui. Il t'a dit : Jean-Louis, mon garçon, il te manque quelque chose... Il te manque un peu d'amour. »

Et ce récit finit sur un bruit de gros baisers.

FIN